

Histoire du tourisme dans la vallée du Trient (1860-1945)

par
Myriam
Perriard -
Volorio

AVANT-PROPOS

«Avant la guerre (la Deuxième Guerre mondiale), Finhaut était vivant!¹ Le soir, les vacanciers se promenaient, les cafés étaient bondés, les balcons des hôtels ruisselaient de fleurs... Et si tu avais vu ces Anglaises élégantes! Elles se rechangeaient plusieurs fois par jour! Quelle époque! A la gare, les portiers coiffés de leur casquette accueillaient les clients! Finhaut était alors la première station du Valais, elle rivalisait avec Zermatt... Aujourd-

d'hui, Finhaut a perdu son élégance, son chic, et les soirs d'été, où seules quelques personnes déambulent dans la rue principale du village, sont tellement tristes...»

Combien de fois n'avons-nous pas entendu de telles paroles lors de nos nombreux séjours dans ce coin charmant du Valais? Nous nous imaginions le passé doré et froufroutant qu'on nous racontait... Etait-il possible que ce village tranquille, préoccupé par son avenir

¹ Cet article a été rédigé à partir d'un mémoire de licence présenté à l'Université de Neuchâtel en juin 1991, mémoire auquel le lecteur pourra se référer pour la présentation et critique des sources, la bibliographie et les tableaux annexes.

démographique, (les jeunes, bien qu'attachés à la région, partent en plaine pour y trouver du travail) ait été une station de premier ordre, prisée des Anglais?

Aussi était-il naturel que nous saisissons l'occasion d'un travail de licence pour tenter d'en savoir plus sur le passé glorieux de la vallée², sur les raisons qui ont poussé à en faire un lieu de villégiature de premier ordre, puis sur les causes qui ont amené à cet aujourd'hui que d'aucuns trouvent amer...

Notre étude s'est essayée à percer les débuts du tourisme dans la vallée, dont l'histoire s'avère liée au développement de Chamonix. Nous avons ensuite tenté l'analyse de la grande période touristique dans cette région, qui s'étend de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930-1940.

Notre étude se clôt sur l'année 1945. Ce terme peut paraître arbitraire. Toutefois, la Deuxième Guerre mondiale marque une charnière qui a bouleversé le mode de vie des pays industrialisés, notamment dans le domaine des loisirs. La propagation de l'automobile et des vacances payées va entraîner une couche plus large de la population à constituer un réservoir touristique inconnu jusqu'alors et, partant, occasionner des changements importants dans le domaine des loisirs et des vacances. Le visage du tourisme en sera alors complètement transformé.

Nous avons choisi de présenter notre travail selon un axe diachronique; une première partie s'intéresse aux débuts du tourisme dans la vallée, puis la partie centrale s'étend sur «l'âge d'or» en y développant différents thèmes (infrastructure, forme du tourisme, clientèle, hôteliers). Enfin, la partie finale s'essaie à percer les causes du déclin.

■
² Il nous a paru intéressant d'élargir le cas de Finhaut avec l'étude des deux autres communes de la vallée du Trient: Salvan et Trient.

*Les Alpes du XVI^e au XX^e siècle**Les débuts du tourisme alpin*

Les Alpes ont, de tout temps, été fréquentées à cause du rôle qu'elles jouent dans les communications européennes, mais ce n'est guère que depuis le XVIII^e siècle qu'elles attirent l'homme pour elles-mêmes.

Le XVI^e siècle s'était déjà lancé sur les chemins alpestres, mais le XVII^e siècle avait repeuplé les montagnes de créatures maléfiques et monstrueuses; l'évêque d'Annecy venait encore exorciser les glaciers de Chamonix. Alors, seuls quelques cristalliers ou chasseurs de chamois fréquentaient les hauts lieux enneigés.

En fait, ce sont les naturalistes et autres scientifiques du siècle des Lumières qui ont fait œuvre de pionniers dans la découverte des Alpes: nommons le géographe zurichois Scheuchzer, qui consacre encore un chapitre, dans son ouvrage d'histoire naturelle, aux dragons et autres monstres cachés dans les Alpes; le naturaliste et physicien genevois Saussure, les frères Deluc, physiciens français, Murith, prêtre, mais naturaliste et botaniste à ses heures, pour n'en citer que quelques-uns.

Dès le milieu du XVIII^e siècle, de nombreux sommets sont conquis lors de «voyages aux cimes» organisés par des voyageurs, souvent anglais, portant tout un attirail d'instruments scientifiques. Mais, malgré la curiosité éveillée de l'époque, l'intérêt reste polarisé autour de quelques centres, principalement Chamonix, Grindelwald et Lauterbrunnen.

Au pôle scientifique du XVIII^e siècle répond son pôle sentimentaliste et après les savants,

ce sont les écrivains qui contribueront à populariser les Alpes. Rousseau, von Haller et Gessner vont entraîner après eux tout un flot de littérature. Combien de Romantiques n'ont-ils pas laissé quelques pages au sujet d'un de leurs voyages dans les Alpes!

Le milieu du XIX^e siècle constitue un tournant important dans l'histoire du tourisme alpin et entame une nouvelle étape de son histoire. A la phase des premières approches a succédé celle de la conquête des principaux massifs: la découverte intellectuelle fait place à la découverte sportive des Alpes. L'arrivée du chemin de fer dans les montagnes, puis son électrification par l'utilisation de la houille blanche va d'ailleurs permettre à un flot croissant de voyageurs de visiter la région. Londres n'est plus qu'à deux jours de chemin de fer, et les Anglais, déjà bien familiarisés avec la contrée, viendront particulièrement nombreux.

Dès lors, le tourisme alpestre, qui existe depuis environ un siècle, va devenir économiquement signifiant. La propagande se fait par des guides qui paraissent en grand nombre et l'industrie hôtelière suisse, jusqu'alors improvisée, va commencer à s'organiser.

Dès 1860 apparaissent les stations de première génération. Elles sont vouées aux longs séjours d'été dans les hôtels, et localisées principalement autour des grands massifs³.

L'industrie hôtelière est cependant fragile (elle exige de gros investissements pour une courte saison d'été. Cela oblige à des tarifs élevés que seuls peuvent s'offrir quelques privilégiés) et ne s'adapte que lentement aux nouvelles conditions imposées par la montée

³ Nous verrons que c'est dans cette perspective que se produit le développement touristique de la vallée du Trient.

du tourisme. Jean-François Bergier parle même de «crise longue et grave de l'industrie touristique suisse»⁴.

Mais à partir des années 1880, «l'invasion des étrangers» va commencer un mouvement ascendant et dès 1890 s'engage une course folle pour améliorer les facilités de logement. Cette frénésie sera jugulée par la Première Guerre mondiale alors que les années 1924-31 donneront lieu à un nouvel essor de l'industrie hôtelière, bientôt arrêté par la crise des années 1930. A ce moment-là, le glas sonne définitivement pour le tourisme élitare et bourgeois qui cède sa place au tourisme de masse.

Chamonix, un atout pour la vallée du Trient

En 1673, Justel, bibliothécaire de Louis XIV, signale à la Royal Society qu'un capucin a découvert aux abords de Genève «une montagne toute de glace et de cristal». Mais le XVII^e siècle n'attache pas d'importance à cette découverte et Chamonix reste, selon une étymologie douteuse, le «nid des chamois» (du patois *tzamo + nin*).

Pendant une septantaine d'années, les rares visiteurs de la région (qui n'est d'ailleurs desservie que par deux pauvres sentiers muletiers) ne prêtent aucune attention à ce qui va devenir le célèbre Mont-Blanc.

L'année 1741 marque une phase importante dans l'histoire du Prieuré: deux Anglais, Windham et Pococke, partent de Genève, remontent la vallée de l'Arve et découvrent Chamonix. Leur exploration fera grand bruit.

Mais ce n'est que dans les années 1760, alors que le jeune H.-B. de Saussure se passionne pour le Mont-Blanc, que la région commence à accueillir de très nombreux visiteurs.

En effet, toutes les études consacrées à l'histoire du tourisme alpin s'accordent à placer l'acte de naissance de l'alpinisme le 3 août 1787 à Chamonix, lors de la deuxième ascension du Mont-Blanc, accomplie par Saussure et Balmat. (Le même Balmat et Paccard avaient réussi la première le 8 août 1786).

Ainsi la vallée de Chamonix est l'une des toutes premières (si ce n'est la première) à s'ouvrir au mouvement touristique⁵.

Avec raison, R. Blanchard⁶ parle de véritables «pèlerinages» accomplis dès le milieu du XVIII^e siècle, dans le but d'admirer les «sublimes horreurs» des «glacières» de Chamonix.

Or, – et c'est là que le développement de Chamonix prend tout son relief par rapport à notre étude – un grand nombre de voyageurs transitent par la vallée du Trient.

Comme le dit J. Miège dans son article⁷, Genève est la «porte d'entrée» de Chamonix. Or, depuis Genève, les deux itinéraires classiques sont la route de la vallée de l'Arve, par Sallanches, et celle qui longe le lac Léman du côté suisse, atteint Martigny et traverse la vallée du Trient pour rejoindre la Savoie.

D'abord lieu de transit, la vallée du Trient deviendra lentement lieu de villégiature. L'enjeu sera de faire passer les voyageurs non plus sur les bords de la vallée, par le village de Trient, mais par l'intérieur du val, par Salvan et Finhaut.

⁴ BERGIER 1984, p. 217.

⁵ Nombre annuel de visiteurs à Chamonix:
1789-1792 de 800 à 1 200
1821 3 000
1860 8 500
1861 9 020
1863 11 000
1865 12 000
1896 30 000

Source: BERNARD 1978;

MIÈGE 1933; SIGAUX 1965.

⁶ BLANCHARD 1958, p. 198.

⁷ MIÈGE 1933.

Les conditions de vie

PRÉSENTATION GÉOGRAPHIQUE DE LA VALLÉE

Le val du Trient est creusé dans l'extrémité nord-est du massif du Mont-Blanc et y dessine deux branches: la première (qui est la branche secondaire) débute au glacier du Trient, source de la rivière du même nom. La seconde (branche principale) a son origine en territoire français, au col des Montets, d'où s'écoule l'Eau-Noire, qui prend le nom de

Trient à la sortie des gorges de la Tête-Noire, bien que le Trient ne soit réellement que l'affluent de l'Eau-Noire.

A partir de ces gorges, le Trient s'engouffre entre les deux versants de la montagne (appelée Arpille sur la rive droite) qu'il a littéralement sciée, et aboutit aux gorges du Trient, à Vernayaz, pour se jeter ensuite dans le Rhône.

Le versant droit de la montagne, formé de roches gneissiques très dures, présente des pentes escarpées où n'apparaissent que quelques hameaux: Gueuroz, La Crettaz, Litro.

La rive gauche, également constituée de roches gneissiques, comporte divers paliers qui ont facilité les établissements humains, Salvan, Les Marécottes, Finhaut, Giétroz... Le paysage est marqué par les traces qu'ont laissées les glaciers du quaternaire: blocs erratiques, marmites et têtes rocheuses polies par les eaux de fusion des glaciers. L'influence du tourbillonnement des eaux est également bien visible dans les gorges de Vernayaz (gorges du Trient), du Trétien (gorges du Triège) et du Dailley (cascades de la Salanfe). La fraîcheur des quelques îlots de verdure, qui contrastent avec la sévérité de rocs escarpés et nus, contribue au pittoresque de la région. Une flore particulièrement riche⁸ égaie pâturages, prés et bords de chemins. En 1794 déjà, le botaniste Murith notait son désir de revenir herboriser dans cette région si intéressante.

Les villages et hameaux de la vallée sont situés pour la plupart à plus de 1000 m d'altitude (Salvan: 923 m, Finhaut: 1275 m, Trient: 1279 m) et les terres utilisées se trouvent à des altitudes extrêmes variant de 900 à 2400 m, si

⁸ Les arbres les plus communs sont l'arole, le mélèze, le pin, l'épicéa et l'aulne. Pour les fleurs, citons en vrac les anémones, orchidées, joubarbes, orpins, géraniums sauvages, épervières, achillées, armoises absinthés, crocus, tussilages, gentianes jaunes et bleues, renoncules, boutons d'or, arnicas, soldanelles, primevères et lys martagons. En altitude, on trouve également des rhododendrons, ainsi que les si recherchés edelweiss et orchis vanillées.



Carte de la vallée de Salvan.

Carte de la vallée de Salvan

(ATTINGER, Dictionnaire géographique de la Suisse, 1902-1910, Neuchâtel)

l'on tient compte des pâturages les plus élevés. D'une telle situation géographique découlent des conditions de vie assez pénibles.



Trient et son église, 1891
(GATTLEN II, 4148, reproduction J.-M. Biner)

LA VIE ÉCONOMIQUE AVANT LE TOURISME

Les travaux «quotidiens»

La population de la vallée du Trient était évidemment essentiellement pastorale; elle élevait des chèvres, des vaches, ainsi que quelques moutons. En été, les nombreux pâturages accueillait le bétail resté dans la vallée pendant la mauvaise saison.

Les endroits les plus favorables à la culture étaient situés sur les plateaux du versant gauche de la vallée, bien exposés au sud. Celui de Salvan, par son altitude, permettait même la culture de pommiers et de cerisiers, ainsi que celle du seigle, de l'avoine et du blé.

Ailleurs, c'est la culture de la pomme de terre et des légumes dans le jardin familial qui prédominait. L'on trouvait malgré tout quelques arbres fruitiers, des champs de fèves ainsi que quelques maigres céréales. Venant de Trient, Saussure note que peu avant le col de La Forclaz, il a traversé des forêts

que les Valaisans ont brûlées pour y semer des avoines; et comme ils ont négligé d'arracher les pieds d'arbres que les flammes n'ont pas entièrement consumés, les troncs de ces arbres à demi-brûlés, qui s'élèvent au-dessus de l'herbe, ont un air de ruine et de désolation qui augmente la tristesse qu'inspire ce cul-de-sac borné et sauvage⁹.

La forêt jouait le rôle essentiel de fournisseur de bois, utile au chauffage et à la construction. Cependant, la cueillette des baies (fraises, framboises, myrtilles, airelles), des simples, des champignons (notamment l'amadouvier), et la récolte du miel et de la poix devaient relever des activités de la vie courante.

En saison, la chasse occupait les hommes et l'on aime à répéter, après Lutz, que les habitants de Finhaut «passent pour les plus hardis et les plus habiles chasseurs de chamois de la contrée»¹⁰. Toutefois, l'une des activités les plus importantes de l'année, était la fenaison: durant l'été, il fallait emmagasiner la nourriture destinée au bétail pour un hiver de près de six mois.

⁹ SAUSSURE 1786, p. 96.

¹⁰ LUTZ 1836.

De nombreux témoignages nous apprennent que les habitants de la vallée tiraient profit des moindres parcelles d'herbe, et que souvent on jouait sa vie pour récolter quelques brins de foin. D'ailleurs la situation était telle qu'en 1653 et 1738, les Abbés de Saint-Maurice ont interdit de cueillir herbes, branches, feuilles et bois dans les rochers et précipices¹¹.

Dans un article consacré à la vie industrielle en Valais, l'*Almanach du Valais* de 1856 parle ainsi de la vallée du Trient:

La terre y est cultivée avec soin, jusque sur les rochers. Mais le travail le plus pénible et le plus périlleux en même temps, auquel se livre cette intéressante peuplade, est sans contredit la fenaison qu'elle a l'habitude de faire dans les hautes Alpes, jusqu'au fond de la région des bois, dans des parois rocailleuses que les chèvres mêmes n'osent pas aborder. Après avoir souvent nu-pieds gravi ces sommités, fauché et fané un peu d'herbe, au péril de leur vie, ces gens de peine en font des bottes, qu'ils emportent à travers des précipices pendant plusieurs heures. Ils amassent et charrient de même, à quelques lieues de distance, la litière de leurs étables, et le tout, foin et litière, leur passe une seconde fois sur le cou, pour l'engraissement des terres. La rentrée des récoltes, du bois, etc. ne s'opère pas différemment, et la femme y a sa grande part. Salvan et Fins-Hauts ont mis en culture la majeure partie des communaux de la plaine¹².

Par leur travail astreignant, les habitants de la vallée vivaient donc en quasi autarcie: le vin de table lui-même provenait des vignes que les Trienards, tout comme leurs voisins français de Vallorcine, soignaient à Plan-Cerisier, en dessus de Martigny.

Les seuls échanges avec l'extérieur de la vallée se limitaient à l'importation de sel français et à l'exportation de produits locaux: Bridel¹³ nous indique que les Salvanins vendaient du bétail ainsi qu'un peu de *Kirschwasser*. En outre, un récit de Charles Dubois¹⁴ nous apprend

que les luttes entre la Jeune et la Vieille Suisse avaient paralysé le commerce de bois, de bestiaux et de laitages, puisque les gens de la vallée se faisaient attaquer dans les foires par les habitants de la plaine.

Il est aussi important de mentionner la part du travail des femmes dans l'industrie locale. Outre les soins du ménage et leur participation aux travaux des champs, les femmes tissaient des toiles et des draps qu'elles allaient ensuite vendre en plaine. Selon l'historien local L. Coquoz, le tissage rapportait beaucoup et «plus d'une famille devait son aisance à ce travail pénible des femmes»¹⁵. L'érudit regrette qu'à l'époque où il écrit, les rouets soient relégués au galetas alors que vingt ans auparavant, c'était encore le plus beau cadeau à offrir à une jeune fille.

A côté des soins apportés aux travaux domestiques et à l'approvisionnement des biens de subsistance, les montagnards ont exploité quelques richesses naturelles pour en faire une petite industrie.

Les ardoisières

On a trouvé plusieurs carrières d'ardoises dans la vallée, mais celles de Salvan sont les plus connues. Selon L. Coquoz, ces mines, d'excellente qualité, auraient été exploitées depuis le XV^e siècle au moins.

Si les habitants utilisaient des ardoises pour couvrir les toits de leurs maisons, la majeure partie de la pierre extirpée de la montagne était destinée à l'exportation vers la Suisse ou la Savoie. Au milieu du XIX^e siècle, cette industrie semble avoir connu un grand succès.

Un grand nombre de galeries souterraines, dont les orifices s'aperçoivent facilement depuis la route, à Vernayaz, ont été ouvertes dans le mont de Salvan pour l'exploitation des carrières d'ardoises, les plus belles et les meilleures que nous connaissions en Suisse. Ces carrières sont d'un beau produit pour la commune; 40 à 50 ouvriers sont occupés à l'extraction et à la taille des

■
¹¹ Selon MICHELLOD 1987, p. 97.

¹² *Almanach* 1856, p. 95.

¹³ BRIDEL 1820, p. 329.

¹⁴ DUBOIS 1856, pp. 113-124, 175-194 et 252-264.

¹⁵ COQUOZ 1899, p. 256.

ardoises, et plusieurs chars à leur transport jusqu'au lac Léman à destination de Genève et du canton de Vaud¹⁶.

L'exploitation des carrières d'ardoises a été petit à petit abandonnée, vers la fin du XIX^e siècle.

Le flottage du bois

A lire Bordier¹⁷ il semble que la technique du flottage n'en était qu'à ses balbutiements dans la seconde moitié du XVIII^e siècle; on se contentait alors de conduire les bois à la rivière, vers les gorges de Tête-Noire, puis de les lancer dans le Trient, en souhaitant que le plus grand nombre d'entre eux soient charriés par les flots, dans une course d'une dizaine de kilomètres, jusqu'à Vernayaz, où ils pourraient être récupérés et guidés jusqu'au Rhône.



Les flotteurs du Trient, 1889
(GATTLEN II, 4053, reproduction J.-M. Biner)

Plus tard, le flottage s'est organisé et a joué un grand rôle dans la vie économique de la vallée du Trient. Après les grandes coupes de bois d'hiver, alors que la fonte des neiges alimente les torrents, de nombreux hommes abandonnent leur famille durant la semaine pour se rendre au Trient et y exercer la dangereuse activité de flotteur. Une fois le bois *tzablé*, c'est-à-dire dévalé jusqu'à la rivière, il fallait le conduire jusqu'en plaine. Les hommes encordés se faisaient descendre dans les gorges jusqu'à la rivière et là dégageaient le bois qui s'amassait par endroits et formait des barrages. Pour s'aider, ils utilisaient un *grespil*, longue perche de bois garnie en son bout de deux pointes de fer qui servaient de harpon. Le flotteur devait à tout prix prendre garde aux troncs qui se ruaient les uns contre les autres, afin d'éviter une chute, souvent fatale, dans l'eau glacée.

Bourrit, qui observe le travail des flotteurs dans les gorges du Trient, juge que «l'amour du gain inspire l'industrie et le courage»¹⁸. La sentence sonne sans doute sévèrement et Rambert, dont la description du métier est certes romancée, semble plus nuancé quand il dit qu'être flotteur «c'est la grande ressource, c'est presque une nécessité»¹⁹.

Le flottage a perduré jusqu'à la construction du barrage de Barberine (1922-1925). L'Eau-Noire, alors privée d'une partie de ses eaux, n'a plus permis cette industrie, et des indemnités ont été accordées pour la construction d'un chemin permettant le transport du bois.

La glace

Dès 1865, les Trienards exploitèrent la pointe inférieure du glacier du Trient pour en extraire de la glace qui servait, en plaine, d'armoire frigorifique. On faisait sauter le glacier à la dynamite, puis on débitait la glace en quartiers. On la laissait alors glisser le long d'une *rise*, sorte de couloir fait de troncs d'arbres, jusqu'au dépôt de l'Ourtie, au bas du glacier, d'où elle était transportée au col de La Forclaz. A partir de là, la glace était charriée

¹⁶ Almanach 1856, p. 94.

¹⁷ BORDIER 1773.

¹⁸ BOURRIT 1781, pp. 2-3.

¹⁹ RAMBERT 1869, p. 127.

jusqu'à Martigny d'où elle partait, en train, refroidir les boissons servies à Genève, Lyon et même Paris²⁰.

En 1883, un rail et des wagonnets, la «Voie Decauville», facilite le transport du glacier au col, puis en 1886, le Conseil d'Etat valaisan adopte un décret autorisant l'établissement d'un chemin aérien entre La Forclaz et le village de Croix pour le transport de la glace du glacier du Trient. Cependant, il semble que ce chemin aérien n'ait jamais vu le jour. La voie Decauville s'avéra rapidement trop faible et l'exploitation de la glace fut bientôt suspendue.

Les cristaux

Depuis plusieurs siècles, les montagnes sont parcourues par les chercheurs de cristaux. Aux XVII^e et XVIII^e siècles en particulier, le cristal était fort recherché, car utilisé en décoration. La vallée du Trient fournissait-elle alors cette précieuse matière? Selon Bridel, il semble que le Valais n'ait été parcouru à cet effet qu'à partir du XIX^e siècle:

A Salvan, dans les vallées de Viesch et de Läsch, il se fait un petit commerce de cristaux. Quelques Valaisans qui commencent à exploiter les richesses minéralogiques de leur pays, fournissent des morceaux rares aux cabinets et collections des naturalistes étrangers²¹.

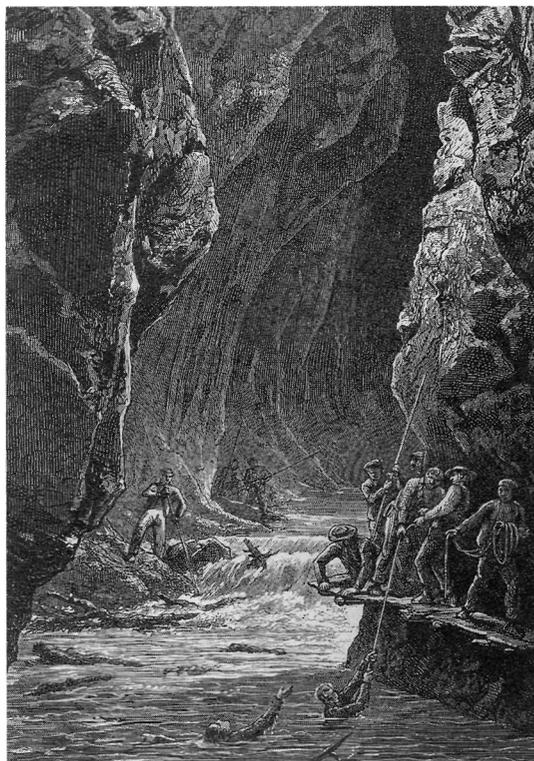
Le commerce des cristaux tendra à se développer avec l'apparition du tourisme. Près de l'Hôtel de Tête-Noire se trouvait un petit cabinet où l'on vendait, dès 1868, des cristaux et bois sculptés aux hôtes de passage.

Sans être une activité économique principale, la recherche des cristaux a certainement fourni des revenus d'appoint aux habitants de la région. En 1927 encore, lors de travaux entrepris par les CFF pour amener l'eau du Trient à l'usine du Châtelard, on tomba sur un four à cristaux. Un habitant de la région demanda alors une concession régulière pour l'extraction du précieux minéral.

Enfin, pour clore ce tour d'horizon économique, il est nécessaire de mentionner la contrebande, «le péché originel de ces gens-là [*les habitants de la vallée*]²²».

Cette activité n'est certainement pas à négliger, notamment pour la fourniture du sel, si important dans l'économie alpine de l'époque. Plusieurs relations de voyage mentionnent une rencontre avec des contrebandiers, et il n'était pas rare que les guides combinent leur activité avec celle de passeur.

Notons encore qu'au milieu du siècle dernier, les Salvanins étaient des ouvriers réputés pour le détartrage des tonneaux. Ils allaient exercer cette activité dans le canton de Vaud, en France et en Afrique du Nord.



Un accident dans les gorges du Trient, 1874
(GATTLEN II, 3282, reproduction J.-M. Biner)

■ Selon BUVELOT 1953.

²¹ BRIDEL 1820, p. 329.

²² BORDIER 1773, p. 154.

*Des voyageurs aux touristes ou l'apparition
de la vallée du Trient à travers guides
et relations de voyage*

²³ Cf. ARNOLD 1984.

²⁴ BOURRIT 1781, p. 26.

Avant le milieu du XVIII^e siècle, les voyageurs confondent Valais et vallée du Rhône; ils ne pénètrent guère à l'intérieur des vallées, si ce n'est pour se rendre aux Bains de Loèche. De la vallée du Trient, on ne connaît que l'embouchure, à Vernayaz: c'est en effet près du hameau de Miéville qu'aboutit la Sallanche, formant la belle chute de la Pissevache, à l'époque une des plus grandes attractions de Suisse avec les chutes du Rhin et le Staubbach²³. La plus illustre curiosité du Valais ne perdra d'ailleurs sa renommée qu'à l'extrême fin du siècle suivant, lorsque ses eaux seront utilisées pour fournir de l'énergie à une usine électrique.

Mais jusqu'alors, chaque voyageur s'empresse d'aller voir la fameuse cataracte qu'il est recommandé d'admirer le matin, alors que le soleil y dessine de superbes iris. Devant ce tableau, chacun y va de son commentaire: dithyrambes romantiques des uns ou déception des autres, qui jugent la chute d'eau en dessous de sa réputation. Ces derniers se dédommageront en se rendant dans «l'ancre du Trient» (les bientôt fameuses gorges) qui retient peu à peu la curiosité des voyageurs avides de «beautés horribles». Encore faut-il que les visiteurs osent s'aventurer entre ces «murs aussi sombres que les marbres d'un tombeau [...] où le soleil ne pénètre jamais»²⁴ et où le fracas de l'eau et des cailloux qui dégringolent n'encourage guère l'exploration...

Parallèlement, la vallée du Trient commence à voir défiler les voyageurs le long de ses chemins.

Trois routes s'offrent au voyageur désirant parcourir la quarantaine de kilomètres qui séparent Martigny et Chamonix. Jusqu'à Trient, les deux premières sont identiques: de Martigny (474 m), le chemin prend la direction du S.-O. et traverse les hameaux du Bourg, de La Croix et des Rappes, puis s'élève vers La Fontaine, Le Cergneux, Le Fays, La Caffé et La Forclaz (1526 m). Le chemin est bordé de vignes, de châtaigniers et de poiriers, puis de hêtres et enfin de sapins et de mélèzes. A La Forclaz, le sentier entame une descente très rapide sur Trient (1297 m).

Là, le voyageur a le choix:

Soit il peut longer, en le surplombant en partie, le Trient jusqu'à la Tête-Noire et continuer par Le Châtelard, Vallorcine, Les Montets, Argentière et enfin Chamonix.

Soit il traverse le torrent du Nant-Noir, zigzague à travers le Bois-Magnin, puis continue sa grimpe jusqu'au Tsanton des Aroles et à l'alpage des Herbagères pour arriver, après une montée toujours qualifiée de fort pénible, au col de Balme (2204 m). Il redescend ensuite sur les chalets de Charmillon puis sur le village du Tour, pour rejoindre enfin, à Argentière, la première route décrite.

La route de la Tête-Noire

Avant 1836, date de l'amélioration du sentier en chemin muletier, la montagne de Tête-Noire faisait saillie et bouchait le passage: il fallait alors l'escalader par le Maupas (mauvais pas), sorte d'escalier dont les marches irrégulières étaient grossièrement taillées dans le roc au bord du précipice. Pour longer cette étroite corniche, il était nécessaire de mettre pied à terre et de laisser les mulets aux mains des guides. Avec le nouveau chemin, plus large et plus sûr, garni d'une balustrade le long du précipice, on évite le Maupas, grâce à la Roche Percée, galerie minée dans la montagne de Tête-Noire.

Malgré les améliorations apportées, le passage de la Tête-Noire est toujours source d'émotions. Voici ce qu'en dit Champly:

La route, en partie creusée dans le rocher, est ici en forêt et ailleurs avance au-dessus d'un précipice qu'elle domine à une hauteur qui donne le vertige. Dans certains endroits, on a dû placer des garde-fous en bois qui ne seraient qu'un faible rempart pour préserver d'une chute épouvantable. Tout à coup, le rocher est à pic au-dessus du torrent; on a dû se creuser un passage souterrain, long d'une quarantaine de pas, au bout duquel l'élévation du chemin se joint à la difficulté du passage pour émouvoir les voyageurs²⁵.

Peu avant le tunnel, le paysage s'ouvre sur une partie de la vallée²⁶: c'est là que se trouve l'Auberge de Tête-Noire, bâtie lors de la réfection du chemin et transformée en hôtel en 1851 (cet hôtel deviendra un important relais de voitures vers 1875, lorsque la route passant par Tête-Noire sera entièrement carrossable).

La route passe ensuite à la hauteur des Jeurs, sous la Barne-Rousse²⁷, grand rocher excavé en dessous, qui peut servir d'abri en cas d'intempéries, puis elle arrive, en longeant la rivière, au Châtelard, le village frontière. De la Tête-Noire, il aura fallu moins d'une heure pour y parvenir.



«Il y a au plus noir de la Tête-Noire une maison isolée. C'est une petite auberge tenue par un Piémontais barbu et sa compagne mal peignée. Il vaut presque mieux y arriver de jour que de nuit. Ces gens ont importé le délabrement et la saleté. Ils nous servent, sur une table sans nappe, dans une chambre sans meuble, quelques vivres misérables qui nous font le plus grand plaisir...»

(R. TÄPFER, *Premiers voyages en zigzag*, 8^e édition, Paris, 1885, p. 252) (GATTLEN II, 1537, reproduction J.-M. Biner)

La route du col de Balme

Cette voie est souvent usitée pour se rendre à Chamonix, parce que, du sommet du col de Balme, frontière entre le Valais et la Savoie, on découvre une vue splendide sur la chaîne du Mont-Blanc d'une part, le Valais et les Alpes bernoises d'autre part. Souvent qualifié d'«indescriptible» on trouve malgré tout des peintures de ce panorama dans toutes les relations de voyages.

²⁵ CHAMPLY 1859, pp. 90-91.

²⁶ C'est d'ailleurs un lieu commun que de peindre les nombreuses cascades qui dégringolent en face, dans le torrent du Trient. De même, le village de Finhaut fait l'objet de nombreuses descriptions. Cf. par exemple MARTYN 1788, p. 138: «Le village de Finio, le dernier du Valais, fixera votre attention à droite. Il est sur une haute plate-forme qui, couverte de champs et de pâturages, contraste admirablement avec les sapins et les rocs sombres qui l'entourent. La montagne étant coupée perpendiculairement, Finio et ses terres paraissent suspendues en l'air.»

²⁷ Dans la région, une barne ou barmaz, désigne un rocher en surplomb.

Selon l'étude de Rey²⁸, ce point de vue est l'un des plus célèbres, avec celui de la Furka, de la Gemmi et du Grimsel. Mais «le panorama du col de Balme a sans doute la plus grande réputation»²⁹. D'ailleurs

*la renommée de l'endroit est telle que les voyageurs qui, pour des raisons de commodité lui préfèrent le passage de la Tête-Noire, ne manquent pas de regretter le paysage qu'ils évitent ainsi. Les autres points de vue ne connaissent de loin pas un tel succès*³⁰.

C'est ainsi que le passage par le col de Balme est spécialement recommandé aux voyageurs qui ne connaissent pas la vallée de Chamonix, afin de la découvrir par cette vue grandiose. Pour le retour, l'on préconise plutôt la voie de Tête-Noire³¹ «qui présente une multitude de scènes affreuses et magnifiques».

Mais, pour le voyageur qui ne reviendrait pas dans la contrée, il sera toujours possible d'admirer les deux célèbres paysages puisque «en faisant un détour de deux heures, on peut, sous la direction d'un guide, joindre la vue du col de Balme à celle de la Tête-Noire.»³²

Le passage par le col de Balme raccourcit un peu la durée du voyage: avec des mulets, il faut compter de 8 heures à 8 heures 30 pour se rendre de Martigny à Chamonix, alors que le trajet par la Tête-Noire, demande une heure de plus (à pied, il faut disposer de 10 à 13 heures pour couvrir la même distance). Il est également possible d'emprunter la route qui passe par Salvan et Finhaut.

La route de Salvan-Finhaut

Dans l'optique d'attirer les «messieurs» qui, du Valais, se rendent à Chamonix, les Salvanins ont amélioré en 1858 le sentier arrivant de la plaine en un chemin muletier. Ce passage connaîtra son succès avec l'arrivée du chemin de fer à Vernayaz, en 1859, et de nombreux voyageurs graviront désormais, à l'ombre des châtaigniers et des noyers, les 43 lacets du sentier qui les amène à Salvan (915 m). Ils

monteront ensuite aux Marécottes, passeront le torrent du Triège, traverseront Le Trétien, puis la forêt de Lachat pour arriver à Finhaut (1275 m). Là, ils entameront, peu avant le hameau de Giétroz, la descente sur Châtelard (1066 m), en passant par une grande forêt de mélèzes.

Cette route est fort appréciée des touristes pour sa variété et sa beauté: elle traverse des villages aux chalets brunis par le soleil, des forêts appréciables pour l'ombre qu'elles fournissent, côtoie des torrents et des gorges (celles du Triège, ouvertes au public en 1884) qui feront dire à Joanne que «les Alpes de la Suisse et de la Savoie offrent peu de paysages comparables à ce curieux passage»³³.

Nous avons vu que le transit par la vallée correspondait au développement de Chamonix, dès le milieu du XVIII^e siècle. Parmi le corpus de relations de voyage étudié³⁴, la première mention d'un passage dans la vallée du Trient figure chez Bordier, dans son *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie fait en 1772*. A cette époque, le Mont-Blanc est encore vierge, mais le jeune Saussure a déjà promis une récompense à qui le gravirait en premier et les esprits d'Europe s'enthousiasment pour cette saga.

Bordier, après avoir rencontré à Martigny un guide de Chamonix qui l'accompagnera dans sa traversée des monts, grimpe péniblement jusqu'au col de La Forclaz puis se rend à Trient, où il trouve déjà une sorte d'auberge³⁵ pour l'accueillir:

*Notre guide nous fit enfileur un sentier [...] entre de sombres sapins, qui semblait plutôt mener à une caverne de voleurs qu'à un village peuplé; il nous conduisait cependant à Trient. Là, nous logeâmes pour la première fois dans une maison de bois, quoique propre et spacieuse. [Dans tous ces endroits, l'Auberge est la maison la plus considérable du lieu]. Nous fûmes reçus avec cette ouverture et cette honnêteté empressée qui font oublier à un voyageur toutes ses peines*³⁶.

²⁸ REY 1984.

²⁹ *Idem*, p. 43.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ BAEDERER 1862, p. 251

«Le chemin par la Tête-Noire est beaucoup plus commode et riche en paysages, mais le col de Balme a un point de vue sur la vallée de Chamouny et le Mont-Blanc que n'atteint aucun de ceux de la Tête-Noire et qu'on peut ranger au nombre des plus beaux de la Suisse. Comme le voyageur qui sort de la vallée de Chamouny le connaît cependant déjà, il préférera le passage de la Tête-Noire. Mais celui qui vient de Martigny pour entrer dans la vallée de Chamouny, choisira sans hésiter le col de Balme, si le temps est favorable et le ciel serein, car souvent les brouillards détruisent les espérances les plus légitimes. En outre l'auberge du col de Balme ne peut être comparée aux bonnes auberges de la Tête-Noire.»

³² *Ibidem*.

³³ JOANNE 1872, p. 206.

³⁴ Dans la bibliographie ne figurent que les ouvrages qui nous ont fourni des renseignements pour le texte qu'ils offrent à lire. Il va sans dire que la liste des ouvrages consultés est bien plus longue. Parmi les ouvrages non mentionnés figurent, par exemple, certaines œuvres révélatrices par leur silence au sujet de certains itinéraires, ce qui indique que ces itinéraires étaient encore peu ou pas empruntés.

Le voyageur continue ensuite son chemin par la Tête-Noire «dont on [lui] avait donné une si lamentable idée». La route est difficile, mais heureusement, les mulets du pays sont sûrs, et les voyageurs passent le Maupas sans trop de problèmes. Après s'être abrités de la pluie sous la Barne-Rousse, les voyageurs admirent la vue que Bordier décrit ainsi:

Un point de vue frappant arrêta bientôt nos regards: c'est le Bourg marqué sur la carte Finio, le dernier de la domination du Valais. Une haute montagne s'abaisse sur une pente précipitée, qui est coupée brusquement sur le bord, tombe perpendiculairement à une grande profondeur. Le talus du haut est couvert de maisons écrasées de champs, de prairies partagées en une multitude de quarrés [sic], d'un verd [sic] très vif, qui contrastent avec les sapins et les rocs rembrunis des environs. La montagne taillée perpendiculairement offre ce Bourg, ces terres comme suspendus en l'air, le talus précipité qui les soutient semble de moment en moment prêt à verser le tout au fond de la vallée³⁷.

Le récit de Bordier nous démontre clairement que notre voyageur n'est pas le premier à traverser la région: il existe déjà une organisation de guides pour conduire les voyageurs de la vallée du Rhône à Chamonix, ou vice-versa. En outre Bordier trouve déjà une auberge sur son chemin et a déjà entendu parler du passage de la Tête-Noire: enfin, il dispose d'une carte de la région assez détaillée pour qu'on y trouve la mention de Finio (Finhaut), village qu'on aperçoit depuis la route, mais qu'aucun passage ne traverse³⁸.

Bordier a emprunté la route de la Tête-Noire, mais celle du col de Balme n'en est pas pour autant méconnue: Saussure estime d'ailleurs que le passage du col est le chemin le plus court pour relier Chamonix au Valais, et que malgré sa pente rapide, c'est le plus usité. La route de la Tête-Noire, quant à elle, est plus longue mais plus sûre. On la fréquente particulièrement lorsque la neige n'est pas encore fondue sur le chemin du col.

Dans les relations de voyage, c'est un poncif que de commenter le choix de la voie choisie. D'ailleurs, il se forme une sorte de polémique au sujet du meilleur sentier à emprunter; Coxe, par exemple, dit du chemin du col de Balme qu'il est très escarpé «mais non dangereux comme l'ont avancé plusieurs voyageurs.»³⁹

Ce débat intertextuel tend lui aussi à démontrer la fréquence des passages dans la région. Parfois, surtout au début du XIX^e siècle, l'aspect pittoresque du sentier va prendre autant d'importance que son côté pratique. Les marcheurs de l'époque romantique ne choisissent plus leur itinéraire en fonction des seuls critères de rapidité ou de sécurité, mais désirent aussi jouir d'un paysage le plus original possible. Ainsi, Bourrit et Ebel préfèrent la route de la Tête-Noire; le premier parce que ses aspects «quoiqu'ils soient horribles, recèlent tous les genres de beauté»⁴⁰ et le second parce que «le trajet présente une multitude de scènes également affreuses et magnifiques»⁴¹.

D.-R. Rochette⁴² choisit au contraire le chemin du col de Balme qui offre de plus beaux points de vue que celui de la Tête-Noire.

Pour les sensibilités romantiques, la traversée du val du Trient peut relever du dépaysement le plus exotique, ainsi Bourrit compare Finhaut à un village de Pygmées:

Cependant, quelle n'est pas la surprise des voyageurs marchant sur les abîmes, de voir à de grandes hauteurs des collines verdoyantes, des champs et des cabanes dispersées çà et là? Ces hameaux, ces cabanes construites sur les pentes des montagnes, aux bords des précipices, ne semblent que des maisons de cartes, et le séjour d'un peuple de Pygmées: en les apercevant placées sous les voûtes recourbées des rochers, entre les neiges et d'horribles vallons, on craint qu'elles ne soient écrasées par la chute soudaine de ces rochers en saillies, ou que les plateaux qui les supportent ne viennent à s'abîmer. Telle est la situation que présentent l'Eglise et le village de Finio, qu'on ne se lasse pas d'admirer⁴³.

■
³⁵ MARTYN nous apprend que cette auberge est la seule que l'on trouve entre Martigny et Chamonix: «De Martigny on mettra 8 heures et 30 minutes pour aller à Chamonix et il n'y a point d'endroit où l'on puisse se reposer sur la route, excepté pour une ou deux personnes dans la petite Auberge du Trient, qui est propre et qui vaut mieux que la Maison grande [Auberge de Martigny].» (MARTYN 1786, p. 135).

³⁶ BORDIER 1773, p. 158.

³⁷ *Idem*, pp. 166-167.

³⁸ Ce dernier indice peut toutefois n'en être pas un: en effet, la carte des *Etats et Délices de la Suisse* (1778) mentionne exhaustivement pour la vallée du Trient les lieux de la Pissevoche, Servant (Salvan) et Finio... Trient ou Tête-Noire ne sont même pas nommés...

³⁹ COXE 1790, p. 436.

⁴⁰ BOURRIT 1808, p. 163.

⁴¹ EBEL 1810, p. 360.

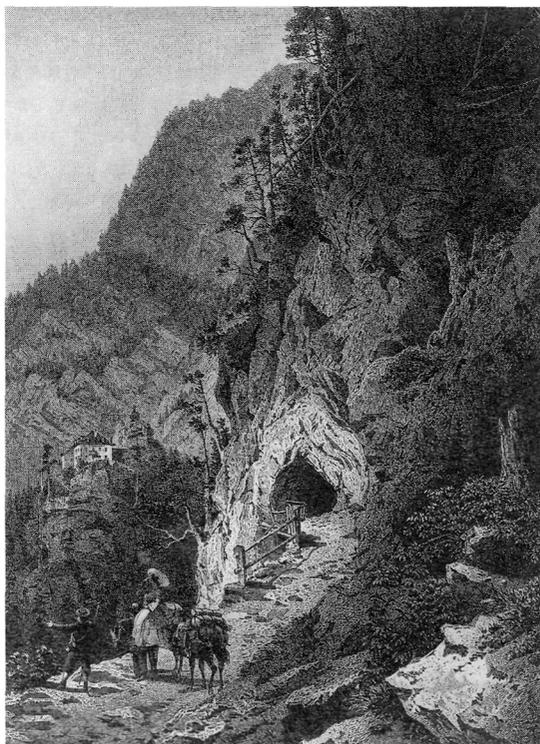
⁴² ROCHETTE 1822.

⁴³ BOURRIT 1808, p. 163.

Quant à Gérard, il rapproche les pâtres de Trient des Hottentots:

Rien ne ressemble davantage aux groupes des Hottentots peints par M. Vaillant, que les différentes réunions de pâtres de l'un et l'autre sexe, que l'on voit sur ces montagnes; couverts de peaux de chèvres non tannées, appuyés sur de longs bâtons, accroupis autour de grands feux, et ne faisant entendre que des sons rauques, sauvages et presque inintelligibles [sic]: au reste leurs formes seules sont barbares; il est reconnu qu'aucun pays de la terre n'est habité par un peuple d'un caractère plus honnête et plus doux⁴⁴.

Malgré tout, les considérations pratiques sont – comme il se doit d'ailleurs! – toujours



La Tête-Noire, le tunnel et l'hôtel
(GATTLEN II, 2983, reproduction J.-M. Biner)

présentes dans les guides de voyage. C'est dans cette optique qu'Ébel, dans son édition de 1837 du *Manuel du voyageur en Suisse*, mentionne, le premier à notre connaissance, la troisième voie possible pour relier la vallée du Rhône à celle de Chamonix: la route qui, partant de Vernayaz, passe par Salvan et Finhaut. Ce chemin est jugé plus court, surtout pour les voyageurs qui, de Chamonix, se rendent à Bex ou à Saint-Maurice. Toutefois, alors que les deux routes classiques sont abondamment décrites et commentées, le nouveau chemin est juste mentionné, en petits caractères et sans autres commentaires.

A cette époque, l'infrastructure routière de la région connaît de notables progrès; en effet, en 1825, l'ingénieur Ignace Venetz dépose un projet de route à chars. D'entente avec ses collègues sardes, il décide de passer par la Tête-Noire et le col des Montets, dont l'altitude est de 740 mètres inférieure à celle du col de Balme.

Le premier travail consista en la percée de la montagne de Tête-Noire, et le tunnel commencé en 1827 était terminé en 1836.

Dès lors, la «Roche-Percée» comme on l'appelle à l'époque, évite la grimpe de la Tête-Noire et encourage ainsi l'intensité du trafic. Peu après 1830, une auberge ouvre ses portes au bord de la nouvelle route, non loin du tunnel, et une dizaine d'années plus tard, les voyageurs peuvent aussi se rafraîchir à La Forclaz.

Malgré la fréquence des passages, la vallée de Trient ne sort guère de l'anonymat. Champly peint une ville de Martigny envahie par les touristes qui se rendent à Chamonix ou au Saint-Bernard, mais il décrit la région de Trient comme «sauvage et déserte⁴⁵». De même, dans le chapitre consacré au district de Saint-Maurice de *La Suisse politique, historique et pittoresque* (1857), on parle abondamment du chef-lieu puis on clôt par une sentence des plus laconiques: *De tout le dizain, Saint-Maurice est le seul endroit digne d'intérêt, et le reste n'est qu'un amas de petits villages, ou plutôt de formes de villages que se disputent les avalanches.*

⁴⁴ GERARD 1804, pp. 134-135.

⁴⁵ CHAMPLY 1859.

Pourtant, le long du chemin, les Trienards se mettent à exploiter la nouvelle ressource que représentent les voyageurs: en 1851, la simple auberge de Tête-Noire est transformée en hôtel qui sera bientôt un très célèbre relais de diligences; à La Forclaz, on exploite les passants en exigeant d'eux le paiement d'une taxe d'entrée en Valais; enfin, les enfants offrent de petites baies aux passants, afin de leur soutirer quelque argent. Champly mentionne même des cas de véritable mendicité: après avoir relaté la rencontre avec un guide – devenu impotent suite à une chute dans un ravin – et qui mendie à Tête-Noire, Champly est encore désagréablement sollicité:

Puis surviennent des enfants qui vous souhaitent le bonjour et terminent leur phrase par: «un petit sou, svp!» ou bien «notre mère est malade». Enfin, c'est un véritable concert de plaintes et de demandes, auxquelles il devient nécessairement impossible de répondre⁴⁶.

C'est là le seul témoignage de la sorte. En revanche, de nombreux textes s'accordent avec la conclusion de Champly qui note:

A Sallanches, comme à Chamonix, comme à La Forclaz, les commerçants ne se font pas un crime d'exploiter les trop confiants voyageurs⁴⁷.

A l'entrée de la vallée aussi, on tire profit des passants toujours plus nombreux: en 1860, une année après l'arrivée de la ligne du Simplon à Vernayaz, les gorges du Trient sont ouvertes à la curiosité du public et, pour 1 franc, les promeneurs peuvent emprunter les 500 mètres de galeries en bois qui les conduisent à une grotte naturelle où l'eau forme un petit lac. Après cette visite, les touristes peuvent se désaltérer au débit de vin installé près de l'entrée.

Désormais, l'on paie aussi pour admirer la Pissevache depuis le rocher voisin, sur lequel a été dressée une balustrade.

Le jeu des prix et la construction d'installations touristiques témoignent de la croissance du mouvement des voyageurs dans la région. Toutefois, ce développement s'inscrit dans un

contexte plus général, fortement influencé par le perfectionnement des moyens de communication.

L'introduction de Baedeker à la 4^e édition française de son guide sur la Suisse est à ce sujet intéressante:

[...] mais c'est surtout en Suisse que le nombre de voyageurs a le plus augmenté dans les dernières années; c'est la Suisse qu'on explore de plus en plus dans toutes ses parties. On fait des excursions dans les montagnes auxquelles personne n'avait encore songé; on découvre de nouveaux points de vue remarquables; de nouveaux hôtels s'établissent à tous les endroits les plus fréquentés: toutes ces nouveautés doivent nécessairement trouver leur place dans les nouvelles éditions⁴⁸.

⁴⁶ *Idem*, p. 128.

⁴⁷ *Idem*, p. 130.

⁴⁸ BAEDEKER 1862, p. III.



La cascade de la Pissevache
(GATTLEN II, 2982, reproduction J.-M. Biner)

Malgré ces progrès, l'intérieur même de la vallée (l'axe Salvan-Finhaut) ne tire toujours aucun parti du flot de voyageurs qui passe de l'autre côté de l'Arpille pour se rendre à Chamonix. Cependant, les choses ne vont pas tarder à changer. En effet, en 1858, le sentier qui mène de Vernayaz à Salvan, en passant par Gueuroz, est abandonné au profit d'un nouveau chemin – qu'on veut carrossable – qui serpente jusqu'à Salvan, en passant sous les hameaux des Granges et du Bioley.

Dans un paragraphe écrit en petits caractères, la même édition du guide Baedeker propose ce chemin au voyageur qui revient de Chamonix et connaît déjà la route de La Forclaz. Le marcheur pourra emprunter le nouveau trajet pour autant qu'il ait «un pied ferme et une tête exempte de vertige»⁴⁹. Depuis la frontière franco-suisse, le chemin monte «vers les groupes de cabanes de Finhaut, de Trinquent et de Salvan, où on peut avoir du vin et du kirsch»⁵⁰. Ainsi les quelques aventureux voyageurs qui pourraient emprunter cette voie nouvelle ne trouvent toujours aucune véritable infrastructure pour les accueillir et les rafraîchir.

C'est dans *The alpine Guide* de J. Ball que, pour la première fois, le chemin Salvan-Finhaut est proposé en toute égalité avec les deux autres voies, classiques, de la Tête-Noire et du col de Balme. Désormais, cette route (pour autant qu'on la cite!) ne sera plus marginalisée, comme c'était le cas jusqu'alors, typographiquement par exemple.

Ce nouveau chemin, jugé plus intéressant mais plus difficile que le passage par La Forclaz est plus approprié aux piétons qu'aux mulets «but the way deserves more notice than it has yet received from tourists»⁵¹. Ball émet cependant un regret quant au manque de structures d'accueil pour les voyageurs:

*The Auberge of Finhaut is a miserable place and afforded nothing but wine and pain de seigle; but the village is charmingly situated*⁵².

De même, Conty, en 1871, recommande au voyageur venant de Chamonix et désireux d'emprunter la route de Finhaut-Salvan, un

arrêt au nouvel Hôtel du Châtelard, afin de s'y restaurer avant d'entamer le reste du trajet, au cours duquel il ne pourra plus se sustenter. Les guides s'accordent à louer le pittoresque de la nouvelle route et la recommandent particulièrement aux voyageurs descendus du chemin de fer à la station de Vernayaz. Pour le même prix (12 fr. par guide et 12 fr. par mulet), ils pourront se rendre à Chamonix plus rapidement.

Dès 1871, les touristes pourront, avant de prendre la route, se reposer une nuit à l'Hôtel des Gorges du Trient à Vernayaz, construit sur l'initiative de la commune de Salvan. Cette réalisation va donner le ton, et désormais les villages de Salvan et Finhaut vont véritablement s'ouvrir à l'industrie touristique: plusieurs auberges et restaurants apparaissent le long du chemin.

Ainsi, les années 1870 marquent l'émergence d'un nouvel appoint économique bienvenu pour les habitants de la vallée: «l'industrie des étrangers».

Malgré la rénovation, par tronçons, de la route de La Forclaz, devenue ainsi, en 1887, entièrement carrossable de Martigny à Chamonix, le passage par l'intérieur de la vallée est chose acquise et connaîtra désormais un énorme succès.

L'année 1880 marque une nouvelle étape dans l'histoire touristique de la région avec la parution du premier guide consacré à Salvan et ses environs⁵³. E. Gross loue les beautés de la vallée et recommande aux gens des villes et aux convalescents de venir respirer «cet air pur et frais qui arrive des hautes cimes et des glaciers, adouci par une atmosphère tempérée»⁵⁴.

L'épilogue de l'ouvrage (qui prend place d'introduction!) est révélateur du projet de l'auteur, il désire faire connaître la région: *Cette vallée mérite d'être connue; et c'est à la faire connaître que sont consacrées ces pages, rapidement, mais aussi fidèlement écrites*⁵⁵.

Effectivement, la vallée va connaître une notoriété grandissante, et alors que les

■
⁴⁹ *Idem*, p. 252.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ BALL 1863, p. 219.

(«[...] mais le chemin mérite que les touristes y prêtent plus d'attention qu'ils ne l'ont fait jusqu'alors». Traduction de l'auteur).

⁵² *Ibidem*. («L'auberge de Finhaut est un endroit misérable et n'offre rien d'autre que du vin et du pain de seigle; en revanche le village est fort bien situé.» Traduction de l'auteur).

⁵³ D'autres guides suivront avec WAGONNÉ en 1885, COUOZ en 1899 et 1901 et MONOD en 1906 et 1924.

⁵⁴ GROSS 1880, p. 34.

⁵⁵ *Idem*, p. 6.

voyageurs défilent nombreux dans la vallée, quelques villégiateurs s'y installent peu à peu pour les mois d'été. Parallèlement, les courses de montagne se popularisent, et les arguments combinés du climat bénéfique ainsi que des courses et promenades à effectuer dans la vallée attirent la clientèle.

L'autre branche de la vallée n'est toutefois pas en reste et le petit hameau de Trient, qui bénéficie d'une position favorable à l'embranchement des passages fréquentés du col de Balme et de la Tête-Noire, «est devenu un lieu de séjour assez fréquenté».

Quant à l'Hôtel de la Tête-Noire, il n'est plus seulement un important relais de diligences, mais aussi un séjour d'été apprécié à cause de sa belle situation et de son climat fortifiant.

Peu à peu les amateurs de séjour se multiplient; pour eux, les hôtels poussent dans la vallée, les poteaux indicateurs fleurissent le long des chemins, invitant les pensionnaires à telles courses ou promenades...

Ainsi, à l'aube du XIX^e siècle, L. Coquoz – un Salvanin! – décrit la station du bout de la vallée:

*Fins-Hauts ne présente de remarquable que ses confortables hôtels qui abritent de 7 à 800 pensionnaires durant la bonne saison*⁵⁶.

Et Monod présente Finhaut comme «une belle station alpine, la seconde du Valais, par l'importance de son mouvement d'étrangers.»⁵⁷

Nous voilà donc arrivés au terme de la genèse des stations de la vallée, qu'on peut résumer en quatre points:

a) Dès le milieu du XVIII^e siècle, les premiers voyageurs pénètrent dans la vallée pour se rendre à Chamonix. Tête-Noire, le col de Balme et La Forclaz mettent en place quelques structures d'accueil pour les passagers.

b) Un siècle plus tard, le reste de la vallée découvre «l'industrie des étrangers». Dès 1860 (nouveau chemin muletier, arrivée de la ligne du Simplon à Vernayaz), quelques audacieux, à l'instar de la commune de Salvan, s'osent à ouvrir des établissements. La région reçoit ses premiers villégiateurs, encore bien rares, dont l'écrivain Emile Javelle (cf. infra «L'influence de quelques hôtes de marque», 3^e partie).

c) L'élan est donné; dès 1885-1890, où Salvan et Finhaut sont déjà des stations climatiques appréciées, et jusqu'au début du XX^e siècle, des hôtels et pensions s'élèvent un peu partout.

d) De la fin du XIX^e siècle jusqu'en 1914, voire jusqu'en 1930, la vallée du Trient atteint l'apogée de son succès touristique: Finhaut, particulièrement, est la station des riches Anglais amoureux de nature tandis que Salvan reçoit une clientèle plus cosmopolite et un peu moins exigeante.

La vallée du Trient autrefois déserte et sauvage est alors un rendez-vous mondain fort prisé en été.

⁵⁶ COQUOZ 1901, p. 35.

⁵⁷ MONOD 1924, p. 20.

Les facteurs de développement du tourisme

Dans un cadre général, l'ère véritable du tourisme alpin commence vers 1860; elle correspond à la révolution du rail, qui permet d'amener encore plus de touristes dans les Alpes: le chemin de fer était l'une des conditions fondamentales du tourisme bourgeois, en effet il abaisse les coûts de déplacement et permet ainsi à la classe bourgeoise d'accompagner désormais l'aristocratie dans ses pérégrinations⁵⁸. D'autre part, la circulation des biens et des personnes est favorisée par la stabilité des monnaies fondée sur l'or. Enfin, dans le cadre plus particulier de notre région, le rattachement de la Savoie sarde à la France en 1860 va encore accroître le nombre de visiteurs à Chamonix, ce qui n'est pas sans conséquence pour la vallée du Trient.

Le développement des voies de communication a joué un rôle prépondérant dans l'histoire touristique de la vallée. Mais qu'offre-t-on au touriste pour l'encourager à séjourner dans la région? L'analyse du discours publicitaire tentera de donner quelques éléments de réponse. Nous essayerons également de cerner une éventuelle politique de développement de la part des habitants et des autorités locales.

Enfin, nous passerons en revue quelques facteurs d'ordre secondaire (influence de personnalités illustres, par exemple).

*LES VOIES DE COMMUNICATION**La route de La Forclaz*

Au XVIII^e siècle, le passage de La Forclaz était déjà fort fréquenté. R. Arnold, dans son étude consacrée aux débuts du tourisme en Valais⁵⁹, a analysé quelques relations de voyage du XVIII^e siècle, totalisant quatre-vingt-un voyages, accomplis par cinquante voyageurs. Arnold s'est particulièrement intéressé aux postes frontières du Valais et en a mesuré l'intensité des passages.

Il en ressort que c'est par le défilé de Saint-Maurice que passent le plus de voyageurs (64 entrées et/ou sorties). Viennent ensuite le col de La Forclaz et la Gemmi (23 entrées et/ou sorties), puis la Furka (22) le Grimsel (18), le Grand-Saint-Bernard (16) et le Simplon (10)⁶⁰.

L'importance du passage de La Forclaz au niveau cantonal est ainsi démontrée⁶¹.

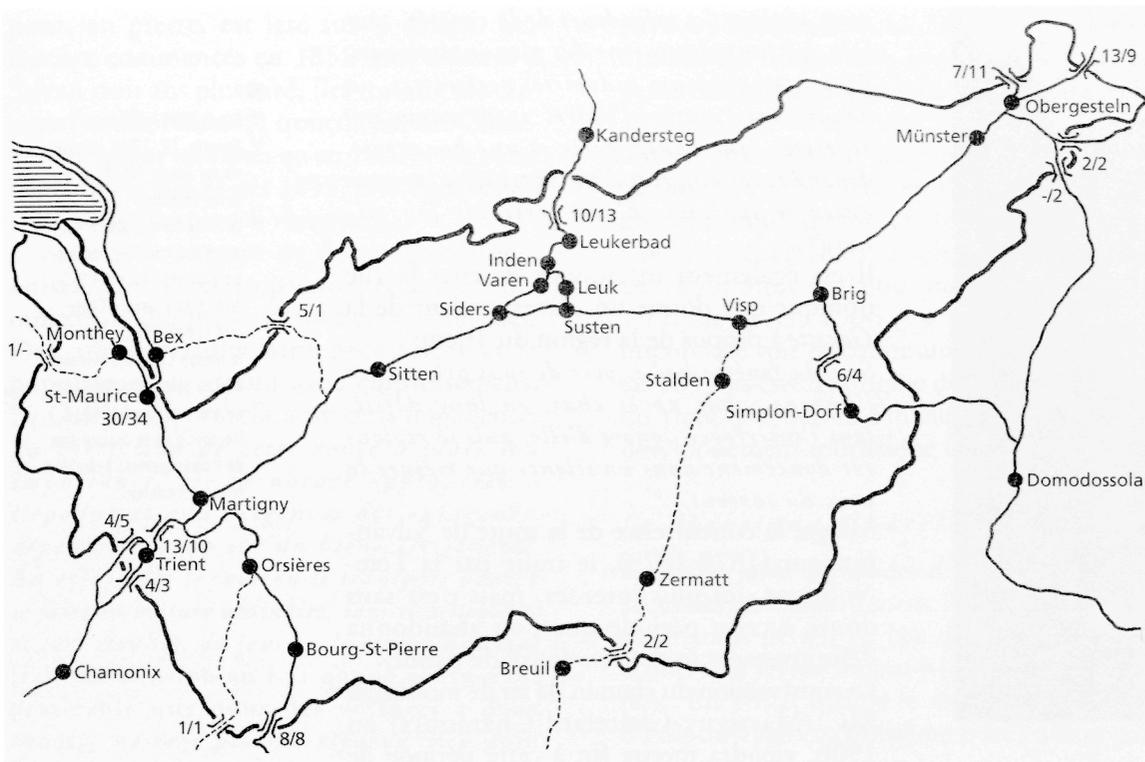
Comme nous l'avons déjà vu, le chemin muletier de La Forclaz a subi des modifications suite aux projets de Venetz qui désirait en faire une route à chars. La première amélioration est apportée grâce au percement du tunnel (achevé en 1836) de la Roche-Percée. Mais faute d'argent, le reste des travaux sera plusieurs fois suspendu. D'ailleurs, la politique routière du Conseil d'Etat défavorise grandement le Bas-Valais jusque vers 1840. En 1852, l'exécutif valaisan établit un budget routier et accorde près de 250 000 fr. aux routes principales (dont 100 000 fr. sont destinés à l'établissement d'un chemin de fer) ainsi que 20 000 fr. à répartir pour les routes dites

⁵⁸ Cf. GUICHONNET 1980.

⁵⁹ ARNOLD 1984.

⁶⁰ Puis, toujours dans l'ordre décroissant: Tête-Noire, le col de Balme, le Pas-de-Cheville, le Nufenen, le Theodulpass, le col de Ferret, le Griespass et le Pas-de-Morgins.

⁶¹ Toutefois, il semble étrange que la somme des passages à Tête-Noire et au col de Balme (16 au total) n'atteigne pas le nombre d'entrées et/ou sorties au col de La Forclaz (23). Certains voyageurs auraient-ils rebroussé chemin à La Forclaz? Cela est peu crédible. Il est plus probable que certains voyageurs n'ont pas mentionné le chemin suivi à partir de ce point, et qu'il est, de cette manière, impossible de comptabiliser leur passage par le col de Balme ou par Tête-Noire.



Les passages aux postes frontières du Valais (entrées/sorties) dans les relations de voyage du XVIII^e siècle (ARNOLD, 1984)

d'importance secondaire. Parmi ce dernier montant, 2000 fr. vont à Tête-Noire, malgré le désir qu'ont certains députés de voir cette somme allouée à leur propre région.

Entre temps, une loi⁶² fait passer la route de Tête-Noire de la quatrième à la troisième classe⁶³. Cette nouvelle classification augmente la part des subventions étatiques destinées aux travaux d'entretien de la route.

Toutefois, il faut attendre la *Loi du 26 mai 1857, régularisant le service du transport des voyageurs sur les routes latérales du canton*, appelée plus couramment «caisse des guides», pour que de nouveaux tronçons soient mis en chantier. Cette loi pose les conditions d'organisation

d'un service de guides⁶⁴ dans les régions desservies par les postes fédérales.

L'article 23 spécifie:

Il est fait à tous les guides, sur le prix des courses, une retenue fixée au tarif, pour être appliquée dans l'intérêt du service.

Or, selon L. Genoud⁶⁵, le trafic sur la route de La Forclaz est si intense que la caisse des guides de cette route produit une recette égale au reste du canton (de 3100 à 5600 fr.). Cette somme est donc une aide précieuse pour subventionner la construction de la route. Ainsi en 1875, la route de Tête-Noire est enfin entièrement carrossable de Martigny à la frontière. Il faudra attendre 1887 (fin de la réfection

⁶² Loi du 29 mai 1851 sur la classification des routes, modifiant celle du 20 mai 1835.

⁶³ En 1881, la route de Tête-Noire, devenue entièrement carrossable, sera catégorisée en deuxième classe alors que celle du col de Balme sera reléguée en quatrième classe.

⁶⁴ Il ne s'agit pas encore de guides de montagne, mais bien de «conducteurs», de guides muletiers destinés à conduire le touriste à sa destination.

⁶⁵ GENOUD 1957.



Le col de La Forclaz et la vallée du Trient
(GATTLEN II, 2986, reproduction J.-M. Biner)

Châtelard-Argentière), soit plus de 60 ans, pour que le voyageur n'ait pas à quitter sa voiture, de Martigny à Chamonix.

A cette époque, Châtelard et Tête-Noire sont des relais de voitures fort importants et selon B. Bioley on trouve à Tête-Noire un des hôtels les mieux connus et les plus fréquentés d'Europe. Voici la description qu'il en donne:

C'est entre onze et une heure qu'il faut y être, pour se faire une idée du mouvement qui y règne, car il n'est pas rare de voir à la fois à ces heures une cinquantaine de voitures. C'est une véritable ruche. Les cochers qui arrivent, détellent, repartent, les voyageurs qui descendent pour se restaurer ou changer de voitures, les touristes qui se dispersent

pour admirer les splendeurs de la contrée, tout cela fait un va-et-vient des plus intéressants. Ajoutez-y quelques industries accessoires, un bazar, vrai musée d'objets et de curiosités alpestres, une boulangerie et une boucherie, dépendances obligées d'un hôtel isolé, et vous aurez le spectacle d'une véritable fourmilière⁶⁶.

Il est également intéressant de citer la vue ironique que donne un correspondant de la *Gazette* à propos de la région du Trient:

Sous la fenêtre basse, voir de tout près passer l'Europe, char après char, en long défilé, sans l'interroger, ignoré d'elle, puis se replonger doucement dans un silence que mesure la voix du torrent...⁶⁷

Malgré la concurrence de la route de Salvan-Finhaut (1878-1879), le trafic par la Tête-Noire est des plus intenses, mais c'est sans doute à cette période que l'on abandonna définitivement le chemin du col de Balme.

La construction du chemin de fer de montagne MC (Martigny-Châtelard-Chamonix) en 1906, viendra mettre fin à cette période de «haute conjoncture». «Le train a vaincu la voiture» dit-on alors. Toutefois, cette phase critique ne sera pas de longue durée, puisqu'en 1912, la route sera ouverte à la circulation automobile, d'abord seulement durant la journée, et pour un maximum de vitesse limité à 18 km/h⁶⁸.

La route Vernayaz-Salvan-Finhaut-Châtelard

Seul un sentier mal entretenu reliait Salvan à la plaine. Cependant, se rendant compte que l'amélioration du chemin pourrait détourner une partie des nombreux voyageurs qui se rendent à Chamonix en passant par La Forclaz, les autorités entreprennent des travaux. On adopte un nouveau tracé (la nouvelle route passe sous les villages des Granges et du Bioley, alors que l'ancien chemin passait par Gueuroz) aux quarante-trois lacets, plus long, moins raide, mais, selon l'avis de L. Coquoz, «dépoétisé». A cet effet, un nouveau

⁶⁶ BIOLEY 1889, p. 5.

⁶⁷ *Gazette*, 79, 1884, «Cause-rie sur Trient, Tête-Noire et le col de Balme».

⁶⁸ La route fut ensuite reconstruite à partir d'un nouveau tracé jusqu'à Trient (1951-1957) puis jusqu'à Châtelard (1963-1972). Quant à la liaison Châtelard-Finhaut, elle ne sera aménagée qu'entre 1965 et 1968, à l'occasion de la construction de l'aménagement hydroélectrique d'Emosson.

pont, en pierre, est jeté sur le Triège. Les travaux commencés en 1855 sont achevés à Salvan trois ans plus tard, (les travaux concernant l'amélioration du tronçon Salvan-Châtelard ne seront terminés qu'en 1867) et la route connaîtra le succès dès 1859, avec l'arrivée de la ligne du Simplon à Vernayaz.

Toutefois, le chemin ne donne pas entière satisfaction; il est trop étroit et souffre des ornières causées par les charrettes des ardoisiers. Des améliorations sont nécessaires et la population les attend avec empressement. La *Gazette* rapporte elle aussi cette impatience: *La correction de cette route a toute son importance. De sa nature appropriée à l'époque et aux exigences des voyageurs, dépendra à coup sûr un bien-être général. En effet, dès le jour où le transport pourra se faire en voiture ordinaire, sans tiraillements et sans rivalité, du jour où le véhicule spécial [fait-on allusion au fait que la route n'est praticable que pour des voitures à deux roues?] ne sera plus de rigueur, il y aura avantage tant sous le rapport du gain que sous celui de l'agrément*⁶⁹.

Ainsi, la route subira des transformations (rectification de contours, élargissements, déblais et remblais, construction d'aqueducs) jusqu'au début du siècle.

Malgré tout, l'étroitesse de la route donne toujours lieu à des plaintes, et en 1904, la *Gazette* estime que l'État devrait interdire les transports trop lourds sur cette voie, car «avec ce genre de transport, il sera difficile aux communes d'offrir une route convenable pour la saison des étrangers»⁷⁰.

Avec l'émergence du trafic automobile, cette route sera définitivement abandonnée, et en 1936, une nouvelle voie sera tracée, retrouvant l'itinéraire de l'ancien chemin, par Gueuroz.

La ligne du Simplon

Il faudra attendre la centralisation de 1848 pour que la Suisse comble un certain retard dans la construction des voies ferrées. En Valais,

pays à l'industrie quasi inexistante, il est difficile de trouver des investisseurs pour la construction d'une ligne reliant Saint-Gingolph au Simplon. Finalement, c'est grâce à des intérêts étrangers que la ligne d'Italie (devenue Compagnie du Simplon en 1873 puis Compagnie du Jura-Simplon en 1898) voit le jour. Commencée en 1856, la voie atteint Martigny en 1859, Sion en 1860, mais ne sera reliée à l'Italie qu'en 1906. Le passage de cette importante voie de communication à Vernayaz en 1859 va être à l'origine de l'intensification du trafic par Salvan-Finhaut et, partant, du développement touristique de la vallée.

Le Martigny-Châtelard

En 1890, trois demandes de concession sont adressées au Département fédéral des postes et chemins de fer, en vue de l'établissement d'une voie ferrée reliant Martigny à Châtelard. En 1892, malgré le soutien du Conseil d'Etat du Valais au troisième tracé passant par La Forclaz, conçu par des Valaisans, les Chambres fédérales accordent une concession à MM. Ludwig et Schœpfer de Berne pour le premier tracé qui prévoit de passer par Salvan et Finhaut, en évitant Vernayaz, afin de parer à la difficulté d'installer une crémaillère. Toutefois, le projet devra être abandonné, faute d'avoir pu réunir une couverture financière suffisante.

Plus tard, en 1899 et 1900, trois nouvelles demandes de concession parviennent au Département fédéral, dont deux optent pour le passage par le col de La Forclaz. Néanmoins, c'est au troisième projet (passant par Vernayaz, Salvan et Finhaut) que les Chambres donnent leur accord, car «cette voie suit et dessert les localités et profite au trafic local»⁷¹. Le premier coup de pioche est donné en 1902 et la ligne sera ouverte à l'exploitation le 20 août 1906. Le tronçon français ne sera prêt qu'en 1908 et désormais, la ligne Martigny-Chamonix sera reliée à celle de la Compagnie du PLM (en attendant, la liaison s'était faite par

⁶⁹ *Gazette*, 39, 1884.

⁷⁰ *Idem*, 48, 1904.

⁷¹ *Valais-Chamonix*, 1958, p. 30.



■
 72 « Cette région déjà renommée par ses beautés naturelles vient d'acquiescer une grande importance par l'ouverture de la ligne électrique qui va déjà jusqu'au Châtelard... »
Vallée, 1, 1908.

Construction de la ligne de chemin de fer de Martigny-Châtelard
 (Photographe anonyme, Centre valaisan du film et de la photographie, Fds Martigny-Châtelard)

un service de voitures, jusqu'à Argentière). Le MC est ainsi le premier chemin de fer à voie étroite en territoire entièrement suisse. Son tracé, rendu difficile depuis Vernayaz par les conditions naturelles, en fait une attraction prisée: en effet, la ligne traverse tunnels et viaducs, et longe des précipices qui font frissonner le touriste...

Conçu particulièrement pour les touristes, le service des trains ne fonctionne que durant l'été (avril-mai jusqu'à septembre-octobre) et il

faudra attendre 1935 pour que la ligne reste ouverte annuellement. A cet effet, il a fallu installer divers équipements: galeries de protection contre les avalanches, chauffage dans les voitures, chasse-neige...

Comme le clame la presse⁷², l'ouverture de la ligne du MC est un atout supplémentaire pour la vallée, et cette nouvelle facilité de transport marquera l'apogée de la grande époque du tourisme dans la région.

LES AUTRES ATOUTS DE LA VALLÉE

La situation géographique de la vallée du Trient

Nous avons déjà vu que le voisinage de Chamonix a joué un rôle important pour le «lancement» de la région. Mais la situation de la vallée du Trient est aussi favorisée par sa proximité avec la plaine.

En effet, les premiers villages (Salvan, Les Granges, Le Bioley) sont situés à moins de deux heures de Vernayaz. Voilà une qualité fort importante à une époque où tout déplacement dans les vallées est long, difficile, onéreux et nécessite la location de guides et de bêtes de somme.

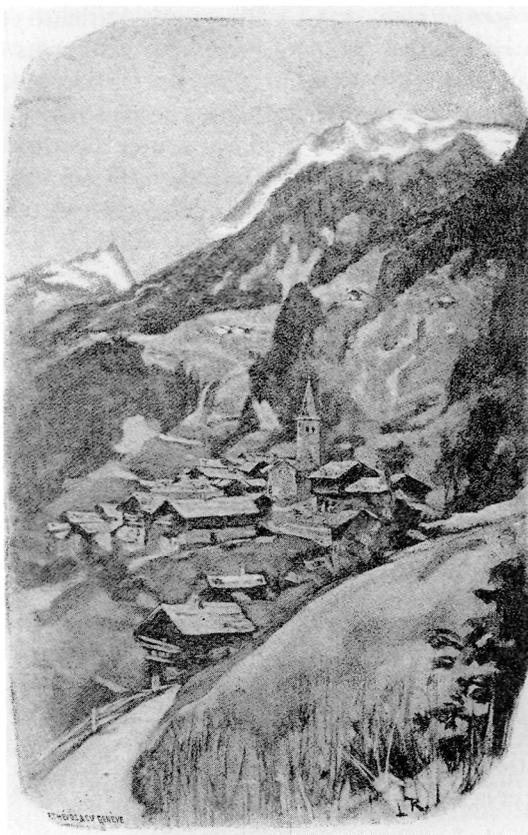
En 1859, la vallée du Trient sera encore plus facilement accessible depuis des centres de communication tels que Lausanne ou Genève, grâce à l'arrivée de la voie ferrée.

Le discours publicitaire

Les principaux arguments utilisés pour vanter les stations de Finhaut, Salvan et Trient sont leur climat doux, leur situation à l'abri des vents froids, la beauté des paysages, l'air pur qu'on y respire ainsi que la variété des promenades et excursions à faire dans les environs, parmi une flore des plus variées. On insiste sur le fait qu'il y en a pour tous les goûts: enfants, jeunes gens (qu'il faut occuper pendant six semaines!), adultes et vieillards trouvent chemin à leur pied.

Des premiers guides parus sur la vallée aux imprimés publicitaires d'aujourd'hui, le discours n'a guère varié. Toutefois, l'on peut noter différentes étapes, qui chacune insiste particulièrement sur un avantage précis de séjourner dans la vallée du Trient.

Ainsi, les premiers arguments développent spécialement l'aspect sanitaire des stations: le climatisme est l'argument à la mode à la fin du XIX^e siècle. Combien d'adjectifs ne trouve-t-on pas pour qualifier l'air de la vallée: «pur»,



Salvan, 1891

(GATTLEN II, 4153, reproduction J.-M. Biner)

«vif», «salubre», «vivifiant», «frais», «fortifiant», «tonifiant», «exempt de poussière et d'humidité», ou encore «propre au rétablissement de nombreuses affections physiques ou mentales»...

Parfois, l'argumentation vire au dithyrambe médical:

Salvan est un séjour excellent pour tout le monde, mais surtout pour ceux dont la santé débilite. Chacun sait quelle est l'importance de l'air et du grand air, pour la santé de l'homme; personne n'ignore que, sous sa

*bénigne influence, toute l'organisation se retrempe, les chairs étiolées reprennent et fleurissent, les forces reviennent comme par enchantement. Or, tels sont les effets plusieurs fois déjà constatés de l'air de Salvan. Ce n'est pas l'air trop vif et souvent délétère des hautes montagnes; ce n'est pas l'air miasmatique des plaines et des villes: c'est le juste milieu parfois si difficile à trouver*⁷³.

Il est d'ailleurs de bon ton de citer une autorité médicale. Ainsi «Salvan [...] est recommandé par le Dr Gsell-Fels comme un *séjour d'été idyllique*»⁷⁴.

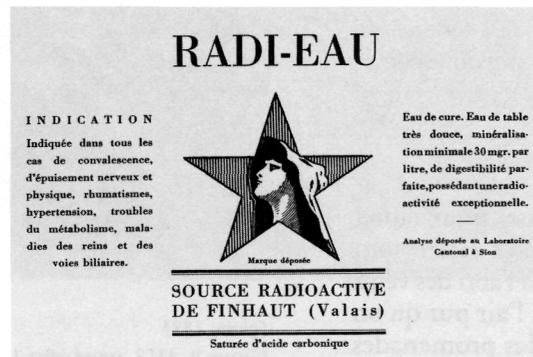
Mais la fin du siècle dernier est aussi sensible à l'accueil que l'on réserve au client. Ainsi Finhaut est loué pour sa «cordiale hospitalité» et on annonce à Salvan «une population douce, gaie et serviable» et on y vante «l'amabilité et la franchise des habitants». De même, l'on accorde de l'importance à un certain mode de vie encore en vigueur dans la vallée: ainsi Finhaut est «[...] une station d'étrangers nous offrant encore les vieilles traditions de simplicité qui ont fait jadis le charme et la renommée des pensions de montagnes»⁷⁵.

Et Salvan

*bien qu'en possession de tous les perfectionnements en usage dans toutes les stations modernes de villégiature, a conservé ses chalets patinés et brunis, maisons de bois confortables, malgré leur aspect rustique, où se sont écoulées, dans la pratique des traditions domestiques, tant de diligentes et modestes générations*⁷⁶.

Cette quête de la pureté physique (à travers le climatisme) et morale (à travers l'hymne au passé) n'est-elle pas typique d'une époque où techniques et industries se développent fortement? La population d'alors cherche (inconsciemment peut-être) à se raccrocher à un point d'ancrage solide et bien établi; cela pourrait expliquer le succès de la montagne il y a près d'un siècle, puisqu'elle est, par excellence, la gardienne de valeurs alors déjà perdues en plaine.

Plus tard, Finhaut connaîtra un regain de succès par ses atouts sanitaires. En effet, en 1931, un rapport du Professeur Maillard de Lausanne annonce la découverte à Finhaut d'une source d'eau caractérisée par une radioactivité exceptionnelle (25 unités Mache) dont la qualité n'est dépassée en Suisse que par celle des eaux de Disentis (48 unités). L'on recommande une cure d'eau (boisson et bain), combinée avec une cure d'air et de soleil. Désormais, surmenés, affaiblis, convalescents, anémiques, rachitiques, obèses, diabétiques, malades des organes digestifs, des vaisseaux sanguins et des voies respiratoires, sont appelés à Finhaut. Deux commerçants obtiennent alors une concession pour l'exploitation de cette eau de table réputée.



Etiquette destinée à être collée sur une bouteille de Radi-eau (Société de développement, Finhaut).

Les médecins interrogés aujourd'hui n'attribuent aucune qualité à l'eau radioactive, au contraire... Autres temps, autres mœurs...

Enfin, notons que chacune des stations de la vallée exploite sa propre particularité, surtout quant au genre de clientèle qu'elle vise. Ainsi, au début du siècle, on préconise Finhaut pour le confort de ses hôtels. Les cinq stations de Salvan (Salvan-Ville, Le Bioley, Les Granges, Les Marécottes, Le Trétien) offrent, elles, de quoi satisfaire «tous les goûts» et «toutes les bourses».

⁷³ Gross 1880, p. 32.

⁷⁴ Wolf-Cérésolle 1889, p. 553.

⁷⁵ Gazette, 57, 1890.

⁷⁶ Vallée, 5, 1904.

Quant à Trient, on insiste pour dire que malgré son éloignement du chemin de fer, la station n'a pas perdu de son importance et qu'au contraire, elle est recherchée par les personnes qui fuient les stations trop bruyantes et mondaines, «où le repos devient impossible». En conclusion, disons que, à travers l'analyse du discours publicitaire, les atouts de la vallée du Trient résident principalement dans ses attractions naturelles (climat, paysage, excursions variées, flore).

L'industrie humaine n'interviendra donc que pour fournir au touriste les facilités de logement qu'il désire.

Une politique de développement

Il s'agit ici de percer l'émergence d'une volonté d'exploiter le tourisme, à travers différentes tentatives (nous laissons de côté l'érection d'une infrastructure hôtelière puisque ce point sera traité dans la 4^e partie).

Une fois de plus, le problème des communications est à mettre en exergue. En effet, la première tentative d'exploiter le filon touristique a été de détourner par l'intérieur de la vallée une partie des nombreux voyageurs se rendant à Chamonix par le col de La Forclaz. On sent fortement l'urgence de concurrencer le succès de La Forclaz, et Javelle fait dire à l'un des habitants:

*Au moins si nous pouvions avoir une bonne route pour les voyageurs, comme à La Forclaz. Eux, ils ont une route à chars; c'est pour ça qu'il y passe tant de monde, et des plus riches, de ceux qui vont en voiture jusqu'à Chamonix*⁷⁷.

De même, la *Gazette* rapporte l'agacement de ne pas recevoir les subventions nécessaires à la correction de certains tronçons du chemin (pourtant récent puisqu'il date de 1858). On imagine prophétiquement (ou publicitairement – afin de faire découvrir les possibilités d'excursions dans la région –) ce que serait la vallée du Trient dotée d'une route véritablement carrossable:

Quand les voitures sillonneront la vallée du Trient, quel touriste amateur de belle nature ne songerait pas à visiter les nombreuses et belles cascades du Dailley? Qui reculerait

*devant l'ascension de La Creusaz où l'attend le magnifique panorama des Alpes [...]? Et les gorges du Triège ne seraient-elles pas alors le pendant de leurs sœurs du Trient et du Durnand?*⁷⁸

Ainsi, après la réaction première de jalousie face au succès de La Forclaz, on amorce une réflexion qui mène à la conclusion que la région de Salvan-Finhaut est, par ses beautés naturelles dont le touriste est avide, susceptible d'attirer les étrangers.

La commune de Salvan adhère complètement à cette opinion; d'ailleurs n'a-t-elle pas déjà fait le premier pas en la matière en ayant l'initiative de la construction du chemin muletier de 1855-1858 et du Grand Hôtel des Gorges du Trient ouvert en 1871? Ce palace, sis à Vernayaz, est destiné à accueillir les passagers venus en train qui désirent se rendre à Chamonix. Cet hôtel est donc clairement destiné à détourner le trafic de La Forclaz; il a été bâti à cet effet. (Voir illustration, p. 138.) Si la commune de Salvan est déterminée à mener une politique encourageant le tourisme, sa voisine de Finhaut semble moins enthousiaste à investir dans un nouveau créneau économique. On peut expliquer cette tiédeur par la position géographique de Finhaut, situé plus haut dans la vallée. En effet, Finhaut a participé aux frais de construction du nouveau chemin, mais ne semble guère disposé à rallonger la facture par des travaux supplémentaires⁷⁹.

La volonté d'exploiter «l'industrie des étrangers» n'existe pas seulement au niveau des autorités, et les initiatives communales sont bientôt relayées par des projets privés. Dans son roman *Là-haut*, E. Rod décrit la naissance du tourisme à Salvan (appelé Vallanches). On y retrace des faits réels, notamment le personnage de Javelle (Volland), la disparition du lavoir en bois, le travail des ardoisiers, les discussions au sujet de l'arrivée du chemin de fer. Un seul élément qui nous intéresse ici au premier titre n'est, à la lumière des documents dont nous disposons, pas vérifiable; il s'agit de la présence d'un promoteur mal-aimé qui a

77 JAVELLE 1886, p. 280.

78 *Gazette*, 31, 1883.

79 La *Gazette* l'y invite pourtant, arguant que les dépenses trouvent toujours compensation: «Celle [la commune] de Salvan, principalement dit, la première, s'armer de courage, afin que par sa tâche vaillamment achevée, elle contraigne sa voisine [Finhaut] à sortir de l'inaction et cela aux risques même de recourir aux ressources d'un petit emprunt.» *Gazette*, 39, 1884.

déjà «lancé» plusieurs stations et rêve d'en faire autant avec Vallanches-Salvan. Il conclut ses affaires en payant à boire aux gens de Vallanches, les incitant à construire hôtels et pensions. C'est également lui qui rachète un hôtel tombé en faillite.

Peut-on voir dans cet épisode livresque un écho de la réalité? Ou nous retrouvons-nous face au seul élément totalement imaginaire de l'histoire? C'est difficile à savoir. L'Hôtel Belle-Vue, ouvert en 1892 et tombé en faillite l'année suivante, ne semble pas avoir été réouvert avant 1900, date à laquelle il est tenu par un homme de la région⁸⁰.

En outre, aucun autre indice ne vient étayer la supposition d'une emprise extérieure sur le développement de l'infrastructure touristique de la vallée, et dans le doute il est impossible de défendre l'une ou l'autre thèse. De toute façon, les initiatives des autorités ont été relayées par des initiatives privées ou semi-privées: les hôtels sont pour la plupart en mains indigènes, la population quitte ses habitations en été afin de les louer aux étrangers; enfin apparaissent des «sociétés de développement» vers 1903 à Salvan, en 1904 à Finhaut, vers 1906 aux Marécottes et 1909 à Trient.

Ces groupements, composés principalement d'hôteliers et de commerçants⁸¹, travaillent à l'embellissement de leur village et à la création d'installations utiles au bien-être des touristes: invitation à la population à fleurir les maisons «pour réjouir les séjournants», amélioration de chemins pour la promenade, mise en place de bancs ou de poteaux indicateurs... Les sociétés de développement proposent également des pièces de théâtre, soirées folkloriques et concerts.

En quelques mots nous pouvons donc dire qu'un consensus général est favorable à l'accueil des étrangers, et que la politique de développement du tourisme dans la région consiste également au bon accueil des vacanciers: ainsi, par exemple, pendant la construction du MC, prend-on tous les égards pour que les touristes ne rencontrent pas d'ouvriers sur leur

chemin; on loge ces derniers à l'extérieur du village de Salvan.

L'influence de quelques hôtes de marque

Outre la littérature de voyage, où des écrivains renommés (tels que Goethe, Dumas, Tœpffer, Hugo, George Sand, etc.) relatent leur passage au col de Balme ou à La Forclaz, la vallée du Trient a été chantée par des littérateurs pionniers du tourisme dans la région. Emile Javelle (1847-1883), Edouard Rod (1857-1910), Eugène Rambert (1830-1886) et Mario (pseudonyme de Marie Troillet) (1831-1895), ont écrit sur Salvan, alors que le peintre Albert Gos en immortalisait les paysages. Mario a également parlé de Finhaut. Certes, il n'est pas aisé de mesurer l'impact que des œuvres littéraires ont pu avoir sur la région. Toutefois on peut observer que ces œuvres sont parues alors que «l'industrie des étrangers» n'en était qu'à ses balbutiements. L'ont-elles de ce fait encouragée? Nous avons bien vu M. Périchon courir sur les traces de Byron et le phénomène a pu se reproduire à une échelle plus locale: il est difficile de le dire.

Mais une chose est sûre: la région va s'attacher à la production de «ses» écrivains. Et s'il est sans doute un peu fort de dire que leurs œuvres seront utilisées dans un but publicitaire, il est néanmoins vrai que l'on emprunte facilement à Javelle ou Mario une description de la région. Au XX^e siècle encore, on rappelle dans des articles consacrés à la région, le séjour de ces hommes et femme de lettre. Javelle a d'ailleurs sa pierre commémorative, posée en 1901 à Salvan.

Ainsi, il n'est pas totalement exclu que certains hôtes de marque aient favorisé l'éclosion du tourisme dans la région, mais il faut aussi se demander s'ils n'ont pas été «récupérés» à cet effet. Javelle, Rambert, Rod et Mario, aujourd'hui oubliés, avaient-ils une large audience il y a un siècle?⁸² Ou leur notoriété a-t-elle été amplifiée par les gens de la vallée? Sans doute y a-t-il un peu des deux...

⁸⁰ Evidemment cela ne prouve pas qu'il ait été entre temps en des mains «étrangères» sans être exploité.

⁸¹ En tout cas pour la Société de développement de Finhaut, la seule m'ayant invitée à la consultation de ses archives.

⁸² Il faut noter que tous les artistes dont on parle ici sont mentionnés dans le DHBS.

**LE DÉVELOPPEMENT
DES STATIONS**

À l'époque de l'âge d'or (fin du XIX^e siècle-début du XX^e siècle), le paysage des stations se transforme: hôtels, tea-rooms, chalets, bazars et kiosques s'élèvent dans la vallée.

Le «progrès» transforme aussi la vie quotidienne dans la vallée: des bureaux de poste ouvrent à Salvan en 1871, à Finhaut en 1890 et à Trient 6 ans plus tard, remplaçant les simples «dépôts» ouverts quelques jours par semaine ou parfois seulement durant une partie de l'année. Puis vient le télégraphe (en 1882 à Salvan, 1888 à Finhaut) et enfin le téléphone. Au début du XX^e siècle, la lumière électrique relègue la bougie aux soirées romantiques. En plaine, Vernayaz, qui compte bientôt autant d'habitants que Salvan, s'industrialise: ainsi s'ouvrent une usine de daultine (pâte de bois solidifiée, faite de nœuds de sapin et d'agents chimiques, utile pour les installations électriques) en 1894, une usine électrique (1897) – qui utilise l'énergie fournie par l'eau de la Pissevache – puis une usine à gaz acétylène (1899).

Dans le reste de la vallée, on note l'existence d'une petite manufacture de tabac à Châtelard (dès 1880 environ); on découvre également quelques nouvelles mines d'anthracite (à Vernayaz en 1898 et à Châtelard en 1906), mais aussi de charbon (à Châtelard). Leur exploitation s'avérera trop difficile et sera abandonnée rapidement.

En revanche, la région se prête mieux à l'industrie hydroélectrique: la construction du barrage de Barberine (1919-1927), décidée par les CFF afin de s'assurer une source d'énergie à proximité de la ligne du Simplon,

fournit du travail aux indigènes qui s'engagent comme porteurs de matériaux, puis comme ouvriers aux usines de Châtelard (1923) – où l'eau est turbinée une première fois – et de Vernayaz (1927). La même opportunité se présentera lors des travaux du barrage de Salanfe (1946-1950), du Vieux-Emosson (terminé en 1955) et enfin du Super-Emosson qui, en 1976, recouvre l'ancien barrage de Barberine ainsi que le plateau et l'alpage du même nom, si chers aux promeneurs d'autrefois... Outre l'embauche de personnel indigène dans les usines, ces installations hydroélectriques permettent aux communes de la vallée du Trient de jouir d'une excellente situation financière grâce aux concessions payées par les CFF pour le captage des eaux nécessaires à leur industrie.

Mais, en fait, la vallée va surtout développer «l'industrie des étrangers» comme on aime alors à appeler le tourisme.

Si, vers 1860, Salvan ne pouvait offrir au passant que le gîte à l'Hôtel de l'Union ou à celui des Alpes, et que Finhaut, à la même époque, ne disposait que du refuge de la «pinte» de la Croix Fédérale, la situation a bien changé au début du XX^e siècle.

Dans son étude consacrée à l'industrie hôtelière dans le canton du Valais en 1907, J. Emonet⁸³ dénombre 28 hôtels et pensions sur le territoire communal de Salvan (sans compter les 5 hôtels de Vernayaz), 13 sur celui de Finhaut et 10 sur celui de Trient. Cela parmi les 428 établissements avec droit d'héberger que l'on trouve en Valais et sans tenir compte des chalets ou villas loués «dont le nombre est considérable à Champéry, à Salvan et ailleurs...»⁸⁴

Grâce aux stations de Finhaut et Salvan, le district de Saint-Maurice est classé au second rang quant au nombre d'établissements pour étrangers: il arrive juste derrière le district de Viège (stations de Zermatt et Saas-Fee) bien que Saint-Maurice soit au point de vue de la superficie, un des districts les moins bien classés: en dehors de la vallée du Trient, les établissements du district de Saint-Maurice sont situés à Vernayaz (5 hôtels), à Saint-Maurice (4 hôtels) et à Vérossaz (1 hôtel).

Quant aux 21 établissements recensés dans le district de Martigny, 10 sont situés à Trient et 8 à Martigny.

Cette importante infrastructure hôtelière révèle l'ampleur du phénomène touristique de la vallée, dont on trouve également des indices dans la presse: la *Gazette du Valais* et la *Vallée du Rhône*, ne cessent de claironner le succès croissant des stations de la vallée: ces journaux font état d'hôtels comblés à Trient, d'établissements «pleins comme un œuf» aux Marécottes, ou de chalets pris d'assaut à Salvan:

on parle également de Finhaut comme de la deuxième station du Valais... L'article suivant est d'ailleurs des plus typiques:

*Salvan qui, il y a 20 ans, n'était pour ainsi dire pas connu du touriste, est maintenant une station d'été renommée dans l'Europe entière. Sa position, qui est une des plus ravissantes de la vallée, charme les touristes dont le nombre va toujours croissant*⁸⁵.

85 *Gazette*, 61, 1896.



En-tête de lettre, documenté pour 1888

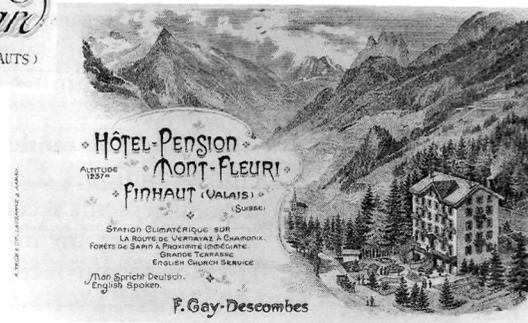
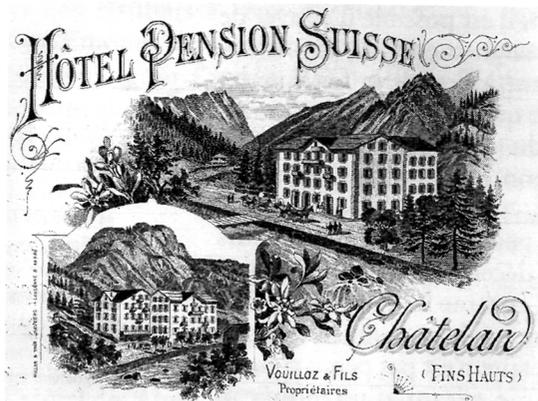
(GATTLER II, 4761, reproduction J.-M. Biner)

C'est ainsi que les stations de la vallée du Trient, prisées par une élite bourgeoise, vont se doter non seulement d'hôtels et de pensions, mais de tout l'équipement luxueux que peuvent attendre leurs hôtes: la Société de développement de Finhaut engage un médecin, attaché à la station pour la saison estivale. De même, on trouve un coiffeur et même une banque!

District	Superficie en hectares	Population par km. carré	Établissements de tourisme	de saison	à l'année	Chambres	Lits	Employés
Viège . . .	69.500	8.8	54	48	6	2211	3510	1323
St-Maurice	26.000	29	49	39	10	1161	1844	474
Monthey . .	19.370	57.5	46	32	14	1154	1833	480
Sierre . . .	41.500	27.6	31	17	14	936	1508	467
Entremont	63.300	14.8	30	22	8	1112	12063	374
Loèche . . .	35.140	19	26	18	8	655	1016	328
Hérens . . .	45.540	15.2	23	21	2	635	1010	263
Martigny . .	26.310	48	21	10	11	485	755	213
Brigue . . .	41.200	24	15	7	8	495	806	250
Conches . . .	52.270	8	13	8	5	521	848	285
Sion	12.820	85	6	1	5	134	207	64
Rarogne orient	45.960	14.3	5	3	2	95	135	52
Rarogne occidental			4	2	2	25	60	32
Conthey . . .	22.200	39	1	0	1	9	10	6
Totaux	523.320	—	324	228	96	9628	15,685	4611

1) Y compris l'Hospice du Grand-St-Bernard.

L'industrie hôtelière dans le canton du Valais
(J. Emonet, Berne, 1907)



Hôtel du Perron
& de la Gare

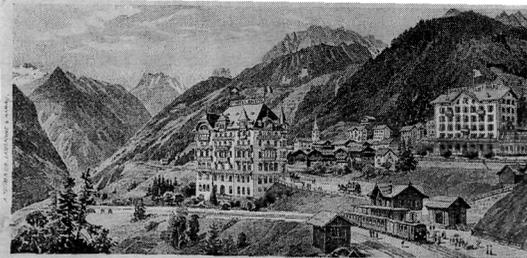
Vis-à-vis de la Gare

FINHAUT
VALAIS

Le 7 Mars 1914.

RESTAURATION SOIGNÉE À TOUTE HEURE
son recommandée aux Touristes.
PRIX MODÉRÉS

Henri Lonfat
PROPRIÉTAIRE



Grand Hôtel Bristol
& Grand Hôtel de Finhaut

Lonfat Frères
Directeurs-Propriétaires

STATION DE CHEMIN DE FER
DU MONTIGNY-CHÂTELARD-CHAMONIX
ALTITUDE 1227m
OUVERTURE DU 1 MAI AU 31 OCTOBRE

En-tête de papier à lettres de quelques hôtels de Finhaut
(Commune de Finhaut, reproduction J.-M. Biner)

Quant aux hôtels, ils se pourvoient d'installations plus modernes ou plus luxueuses: eau courante, lumière électrique, téléphone, bibliothèque, billard, salon pour dames, jardin, véranda, terrasse, *lawn-tennis* et même *English Church service*! Après la Première Guerre mondiale, lifts et chauffage central viendront compléter l'équipement des hôtels.

L'INFRASTRUCTURE TOURISTIQUE

Les établissements

Le nombre d'établissements existant dans la vallée à différentes époques est certainement révélateur de la «santé touristique» de la région. Dans cette optique, nous avons tenté de les recenser à partir des registres de l'impôt industriel (1865-1926) puis sur la base de sources fiscales traditionnelles pour la période 1927-1945. Malheureusement, les résultats de nos recherches se sont avérés décevants et ce qui se voulait être une synthèse de l'infrastructure touristique de la vallée ne donne, somme toute, qu'une idée fragmentaire de la situation: «séries» complètes rarement réalisables, établissements de faible importance dont les registres taisent parfois l'existence. Aussi, renvoyons-nous le lecteur à notre mémoire de licence, pour les détails des tableaux

établis. Cependant, il est possible d'essayer de tirer quelques renseignements de ces inventaires, tout en ayant à l'esprit le fait que les chiffres ne donnent que des résultats indicatifs. La récapitulation du nombre d'établissements recensés par décennie et par commune est donnée ci-dessous.

Un établissement peut être compté plusieurs fois dans la même décennie s'il y a eu changement à sa tête car, comme les registres n'indiquent généralement pas le nom du commerce, le nouveau propriétaire n'est pas perçu comme tel et passe comme gérant d'un nouveau commerce.

Ainsi, faute de renseignements adéquats, les chiffres indiqués dans les colonnes «nombre d'établissements recensés» pèchent par excès: ils indiquent un maximum. En revanche, la colonne qui recense les commerces dits «identifiés», c'est-à-dire ceux dont on a pu établir au moins un bout de série (= ceux dont on connaît les noms d'au moins deux propriétaires) est à l'abri des redoublements. Mais les chiffres indiqués dans cette colonne sous-estiment le nombre réel d'établissements puisqu'un commerce, dont le propriétaire n'a pas pu être identifié, n'y figure pas⁸⁶.

Ainsi les deux colonnes du tableau récapitulatif ne font qu'indiquer un maximum et un minimum: la réalité se trouve quelque part entre deux.

■
86 Les publicités prouvent l'existence d'un commerce donné à une époque donnée; quand le nom du tenancier ne figure pas dans l'annonce, nous savons que le commerce existe, mais nous ne pouvons le classer parmi les établissements identifiés puisque le nom du propriétaire est inconnu...

Lieu	Finhaut		Salvan		Trient	
	R	I	R	I	R	I
1865-1869	6	2	13	4	19	3
1870-1879	12	3	33	8	41	4
1880-1889	11	5	28	11	34	7
1890-1899	15	12	41	23	25	8
1900-1909	24	20	69	33	27	8
1910-1919	23	20	65	33	13	8
1920-1929	26	20	47	25	12	8
1930-1939	24	18	52	25	11	8
1940-1945	24	18	43	23	9	6

R: nombre d'établissements recensés; I: nombre d'établissements identifiés

Comparons nos résultats à ceux d'Emonet (rappelons qu'Emonet ne s'intéresse qu'aux hôtels et pensions, pour l'année 1907) afin d'en mesurer la réalité.

Dénombrement d'Emonet		Notre dénombrement
Finhaut	13	10
Salvan	33	33
Trient	10	8

Nous n'avons compté que 10 hôtels et pensions à Finhaut alors qu'Emonet en recense 13. Toutefois, l'Hôtel des Alpes, l'Hôtel du Perron et la pension E. Gay-Crosier semblent bien être les pièces manquantes: en effet, ces trois établissements ne figurent pas dans les registres fiscaux de 1907, mais ils y sont inscrits peu avant et/ou après cette date. Autour de 1907, on trouve ces «blancs» inexplicables: y a-t-il vraiment eu interruption de quelques années? Emonet semble le nier...

Souvenons-nous simplement que si les chiffres d'Emonet et les nôtres ne sont pas similaires, l'origine de la différence peut être perçue. Les statistiques concernant Salvan sont plus réjouissantes, mais il faut tout de même jeter une ombre au tableau: Emonet dénombre 28 hôtels et pensions à Salvan et 5 à Vernayaz, et nous en comptons respectivement 26 et 7. Emonet et nous-même n'avons peut-être pas opéré la même division territoriale?

Enfin, Emonet recense 10 hôtels à Trient alors que nous n'en trouvons que 8. Heureusement cette fois-ci, la différence s'explique aisément puisque Emonet détaille 4 hôtels à Trient, 1 à Tête-Noire, 1 au col de Balme, 2 à La Forclaz, mais aussi 2 pensions à Meylan, sous La Forclaz; ces deux derniers établissements sont en réalité sis sur le territoire de la commune de Martigny-Combe, c'est pourquoi ils ne figurent pas dans notre statistique.

Ces quelques remarques nous permettent de dire que notre dénombrement donne une idée assez juste de la réalité. Malheureusement, dans le tableau récapitulatif par décennie (voir page précédente) le fort écart qui existe

parfois entre le minimum et le maximum ne permet pas toujours de se faire une idée précise du nombre d'établissements existants. Essayons malgré ces difficultés – et après avoir posé les précautions nécessaires – de cerner le rythme de croissance des établissements de la vallée du Trient entre 1865 et 1945.

Nous nous pencherons particulièrement sur le cas de Finhaut puisque les données de Trient et Salvan sont gauchies par le fait des séparations des communes, en 1899 (Trient se sépare de Martigny-Combe) et 1912 (Vernayaz se sépare de Salvan).

A Finhaut, la décennie 1890-1899 marque une hausse nette du nombre d'établissements: les chiffres continuent de grimper durant la première décennie du siècle. Une période stable (l'âge d'or!) se maintient jusqu'aux années 1930 où l'on note les premiers signes du déclin.

A Salvan, les décennies 1890-1899 et 1900-1909 marquent également une forte croissance, mais le déclin semble plus tardif.

Quant à Trient, la période faste semble débuter déjà vers 1880-1889, mais il est possible que les différences interviennent plus tôt aussi: la chute des effectifs est nette avant 1940-1945, mais elle semble déjà préparée depuis le début du siècle (les maxima décroissent régulièrement).

Nous pouvons donc dater le début de la véritable ère touristique durant les années 1890-1899 (et même avant pour Trient qui jouit de sa situation proche d'un important axe de communication au niveau touristique). La Première Guerre mondiale ne semble pas avoir porté de coup fatal à l'industrie touristique régionale; en revanche, la crise des années 1930, puis de manière plus générale, la Deuxième Guerre mondiale entraînent la disparition d'un certain nombre d'établissements. Trient, qui ne jouit plus d'une situation privilégiée – au contraire, la station n'est pas desservie par le MC – semble connaître des difficultés avant ses voisines.

Les commerces

Les tendances enregistrées par l'étude du nombre d'établissements devraient se retrouver dans celle concernant le recensement des

commerces (établie sur la même base, mais dont le pointage n'a été effectué que tous les 5 ans). Le tableau ci-dessous résume la situation de 1865 à 1945.

	1865	1870	1875	1880	1885	1890	1895	1900	1905	1910	1915	1920	1925	1930	1935	1940	1945
Finhaut																	
Bazar, Epicerie	1	2	3	2	2	2	2	2	2	7	4	2	4	2	1	2	3
Débites ou dépôts de pain						1		1	1	1	1	2					
Boulangeries							1	3	3	2	2	2	2	4	3	2	1
Boucheries								1	1								
Marchands de combustibles								1	2								
Total	1	2	3	2	2	3	3	8	9	10	7	6	6	6	4	4	4
Salvan																	
Bazar, Epicerie	4	2	6	6	10	12	14	16	19	18	10	7	10	11	11	8	4
Débites ou dépôts de pain																	
Boulangeries	1	2	2	5	3	5	7	11	10	8	3	2	4	4	3	3	4
Boucheries					1	3	5	3	4	3	1	1	1	1	1	1	2
Marchands de combustibles				1		1		3		2	1	1				1	1
Total	5	4	8	12	14	21	26	33	33	31	15	11	15	16	15	13	11
Trient																	
Bazar, Epicerie									3	2	2	1		1	1	1	
Débites ou dépôts de pain									1	1	1	1	1	1	1	1	1
Boulangeries									2	1	1			1	1	1	1
Boucheries																	
Marchands de combustibles																	
Total									6	4	4	2	1	3	3	3	2

La frontière est floue entre le bazar-épicerie et l'épicerie-boulangerie et il est fort possible qu'une telle année une échoppe soit classée parmi les boulangeries, et qu'elle le soit parmi les bazars une autre année.

Ainsi semble-t-il plus révélateur de s'intéresser au total des boutiques existantes, plutôt qu'à leur genre. Notons encore que nous avons inclus aux commerces plus particulièrement destinés aux touristes (les bazars qui contribuent à faire de Finhaut «un bourg alpestre, où l'on trouve tout ce que l'on trouve à la ville»⁸⁷), des boulangeries, des boucheries ou d'autres magasins de comestibles: nous estimons que ces magasins d'alimentation reflètent eux aussi la santé touristique de la vallée: les hôtels s'approvisionnent auprès d'eux, de même peut-être que la clientèle des chalets, et bien sûr la population locale.

A Finhaut, le nombre de boutiques progresse nettement entre 1895 et 1900, l'effectif se maintient jusque vers 1915. Une légère diminution se fait sentir pendant la Première Guerre mondiale, et ce nouvel effectif restera stable jusqu'en 1930-1935, où l'on note un nouveau fléchissement.

Les chiffres sont plus difficiles à analyser pour Salvan: la séparation de Vernayaz en 1912 masque les éventuels effets de la Première Guerre mondiale. Toutefois, la percée enregistrée à Finhaut vers 1895-1900 a lieu ici plus tôt, dans la décennie 1885-1895⁸⁸. En outre, les effectifs se maintiennent assez bien durant l'Entre-deux-guerres.

A Trient, il semble bien que le début du siècle marque la dernière phase d'un heureux temps: les effectifs ne cessent de diminuer, marqués d'une période particulièrement noire pendant les années 1915-1925. La baisse du trafic routier, puis la Première Guerre mondiale et la crise qui s'ensuit, semblent avoir été funestes aux établissements commerciaux de Trient.

Les registres de l'impôt industriel (utilisés pour dresser la liste des établissements hôteliers et des commerces) font état de chaque activité dite industrielle (en fait, aussi commerciale), pour laquelle il est perçu une taxe. Il nous a paru intéressant de relever les cas où un propriétaire d'établissement (hôtel, pension, café, restaurant, débit de vin) exerce également une autre activité industrielle. A nouveau, il est impossible de donner des chiffres précis concernant les activités annexes des hôteliers, puisque seuls ceux qui exercent une activité «industrielle» sont comptés. Or, nombreux doivent être les petits tenanciers-propriétaires qui labourent leurs champs pendant que leurs épouses s'occupent du commerce.

Près du quart des propriétaires d'établissements exercent une activité industrielle annexe: cette proportion tend cependant à baisser après la Première Guerre mondiale. En général, ce sont les tenanciers de débits de vin qui sont inscrits au registre pour plusieurs emplois. Souvent ils tiennent aussi un bazar ou une épicerie; mais d'autres sont de petits artisans (meuniers, menuisiers...) et l'on trouve également des instituteurs qui saisissent l'opportunité des longues vacances d'été pour ouvrir un restaurant saisonnier. Certains hôteliers exercent leur profession à l'année mais en hiver, c'est sur la Côte d'Azur qu'ils travaillent, à Nice, Cannes ou Hyères.

La grande majorité des hôteliers de la vallée est indigène; toutefois quelques hôtels de grand prestige attirent des propriétaires de l'extérieur. Il ne faut pas pour autant en conclure que les aubergistes de la vallée sont des amateurs incapables de gérer des maisons de grande importance. Au contraire, il s'est créé dans la vallée de véritables dynasties d'hôteliers. C'est le cas de la famille Lonfat à Finhaut, dont le nom est lié aux palaces du Bristol et du Grand Hôtel, de même qu'à l'Hôtel des Alpes et au restaurant du col de la Gueulaz. On peut aussi nommer les Chappex, tenanciers de l'Hôtel Bel-Oiseau depuis son ouverture jusqu'en 1945 en tout cas.

87 *Vallée*, 14, 1912.

88 Le guide de L. Coqoz recèle 50 pages de publicité concernant hôtels et commerces de la région. Souvent, les encarts indiquent la date d'ouverture du commerce. Ainsi, sur les 8 annonces concernant des boutiques de Salvan, nous apprenons que 7 d'entre elles ont été ouvertes entre 1889 et 1898 (dont 4 en 1889 même). Cela semble donc tout à fait concorder avec notre conclusion.

Le portrait type de l'hôtelier de la vallée du Trient est celui d'un indigène qui n'exerce cette activité que partiellement (les hôtels ne sont généralement ouverts que trois à quatre mois par année); à côté il est souvent agriculteur, mais parfois artisan, commerçant, instituteur, voire notaire.

LES FORMES DU TOURISME

Le tourisme du début du siècle est caractérisé par de longues vacances (un à deux mois) passées à l'hôtel. Mais à quelles occupations se vouaient donc les villégiateurs de la vallée du Trient?

La visite des sites naturels

La contrée est riche en curiosités naturelles; citons d'abord les plus anciennement connues: la cascade de la Pissevache et les gorges du Trient. Certains soirs, ces dernières sont illuminées par des paniers de poix, des feux de Bengale ou des feux d'artifice; cela permet de majorer le prix d'entrée (un franc) de 50 centimes!

Nommons aussi les gorges du Triège qui se trouvent à l'entrée du «nouveau» pont, celui construit en 1855 à l'occasion de la réfection du chemin muletier, ainsi que celles de Tête-Noire, découvertes par des flotteurs non loin de l'Hôtel du même nom. Les «gorges mystérieuses de la Tête-Noire» sont visitées par les nombreux voyageurs qui font halte à Tête-Noire, afin de changer de voitures (Tête-Noire est en quelque sorte la frontière où guides et cochers français et suisses échangent leurs clients; en effet, les uns n'empiètent jamais sur le territoire des autres).

Les gorges de Tête-Noire, inaugurées en grande pompe en 1884 devront être fermées en 1906 à la suite de la rupture d'une console qui a causé la mort de quatre personnes. Elles seront réouvertes en 1931, sur l'initiative du propriétaire de l'hôtel, mais ne seront plus guère visitées...

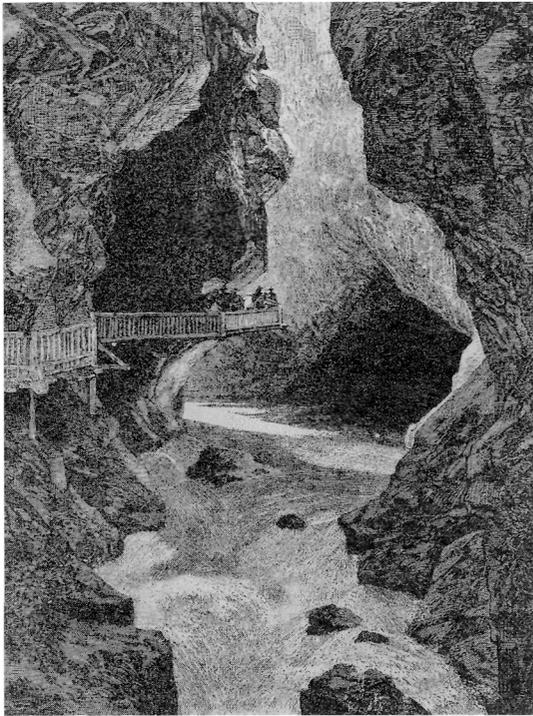
Enfin, mentionnons encore les cascades du Dailley au nord de Salvan, que forme la Salanfe avant qu'elle ne devienne la Pissevache. Les «gorges» du Dailley, comme on les appelle, sont un but d'excursion destiné aux villégiateurs (plutôt qu'aux voyageurs allant ou venant de Chamonix) puisqu'elles ne sont pas situées sur le trajet du chemin muletier. Toutefois Joanne ou Baedeker proposent, moyennant supplément, le détour par ce site.



A droite de la Pissevache, on distingue le chemin qui mène à une balustrade construite vers 1860. Dix ans plus tard, on a creusé une sorte de tunnel derrière la chute; une excavation du roc fait office de fenêtre à travers laquelle le visiteur peut admirer les flots écumeux, tout en se désaltérant puisqu'un buffet a également trouvé place sous la chute...

(Vernayaz, 1894, GATTLEN II, 4304, reproduction J.-M. Biner)

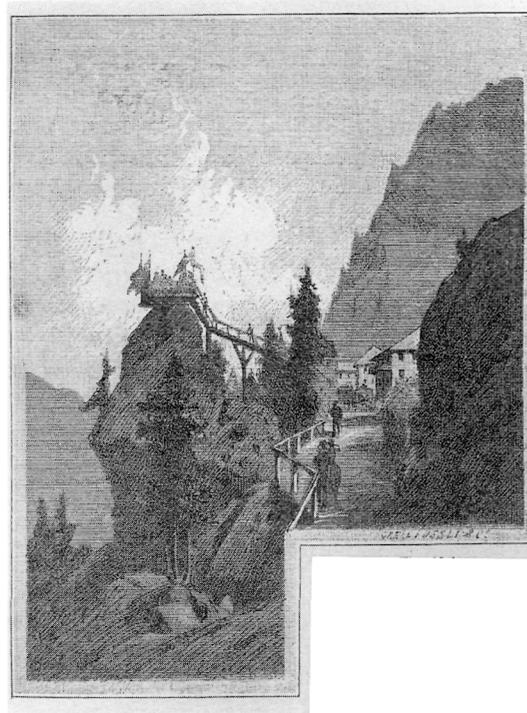




Dès 1860, des galeries permettent de pénétrer dans les gorges du Trient sur une longueur de 800 m (après, les rochers se séparent, les rives s'évasent et le décor perd son caractère saisissant), elles suivent la courbe des rochers, passant parfois d'une paroi à l'autre par des ponts, jusqu'à une cascade. Un guide conduit les visiteurs, brochant diverses légendes au sujet des figures ciselées par l'eau dans le roc ou tirant un coup de pistolet fort retentissant afin d'impressionner ses clients.

(Les gorges du Trient, 1881, GATTLEN II, 3597, reproduction J.-M. Biner)

Alors que les curiosités jouxtant le chemin des voyageurs en transit ont été aménagées entre 1860 et 1880, celles sises en dehors de la route ne l'ont été que plus tard: c'est le cas des gorges du Dailley au bord desquelles on installe des escaliers en 1903, ainsi qu'un petit pavillon. De même, les cascades du Bouqui, formées par la Barberine au nord-ouest de Giétroz, n'accueillent un petit restaurant qu'en 1910. Cela en fait un but d'excursion des plus agréables pour les vacanciers de Finhaut.



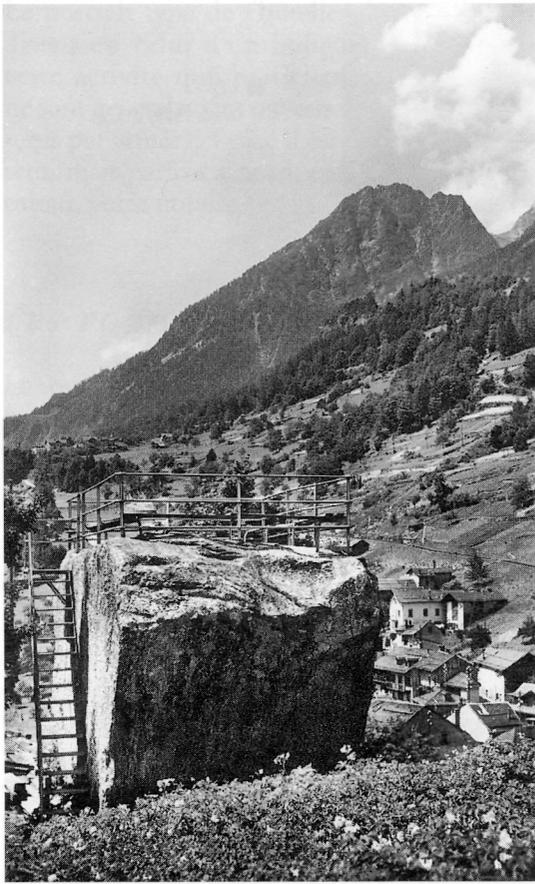
Valentin Gay-Crosier, propriétaire de l'Hôtel de Tête-Noire entre 1869 et 1889, n'a pas manqué d'imagination pour occuper ses clients; après avoir fait établir le chemin et les galeries des gorges mystérieuses, il a procédé, vers 1888, à l'érection de ce belvédère sur un immense rocher près de l'hôtel.

(GATTLEN II, 3966, reproduction J.-M. Biner)

Les promenades, excursions et ascensions

Une des principales occupations des vacanciers est la marche. Or, le choix des courses à accomplir est fort large, et comme le dit L. Coquoz⁸⁹, il y en a «pour tous les goûts, pour tous les jarrets et pour tous les poumons».

En guise de promenades, on prise fort les randonnées aux alpages, afin d'y prendre le thé à la crème. Ou alors, on se rend d'une station à l'autre; de Salvan à Finhaut, de



Les touristes aimaient également se rendre à la Pierre-Bergère non loin de Salvan, bloc erratique du massif du Mont-Blanc aménagé en 1903 en observatoire avec table d'orientation.

(Photo Perrochet, Lausanne)

Finhaut à Trient, en passant par Tête-Noire pour y visiter les gorges, de Trient à Salvan en longeant l'Arpille, ou encore de Salvan à Vernayaz en traversant le verdoyant vallon de Gueuroz.

On aime aussi aller au pied du glacier du Trient, auquel on aboutit aisément depuis La Forclaz en suivant, à plat, les rails qu'empruntaient les wagonnets transportant la glace depuis l'Ourtie.

Certains points de vue sont renommés: on va, par exemple, admirer le lever du soleil sur le plateau de la Creusaz. Un télescope permet, depuis 1898, d'y observer les Alpes valaisannes, bernoises et françaises, de même que la vallée du Rhône et celle de Salvan. Le col de Balme est quant à lui toujours aussi réputé pour le panorama qu'il offre.

Enfin, les véritables alpinistes peuvent entreprendre toutes sortes d'ascensions, accompagnés de guides locaux⁹⁰.

Les extraits du *Tarif général pour guides et porteurs des Alpes valaisannes*, 1906 (voir page suivante) indiquent l'éventail des courses proposées.

La récupération des aménagements industriels

En 1926, un lac est créé: le barrage de Barberine et son bassin d'accumulation vont devenir un lieu touristique fort prisé des villégiateurs de Finhaut et Salvan. Pour la plus grande joie des vacanciers, on y trouve des petits bateaux. En outre, la commune de Salvan a, dans le but de favoriser la promotion touristique de l'endroit, installé une cabane-restaurant pouvant accueillir plus de cent personnes. De même, les installations de transport utilisées pour la construction du barrage vont être vouées à une utilisation touristique: de la gare de Châtelard, les excursionnistes grimpent dans un funiculaire qui monte en ligne droite aux Montuires, en passant par Giétroz. Ils sont ensuite conduits au plateau d'Emosson puis de Barberine, en empruntant successivement deux petits trains à vapeur.

Aujourd'hui encore, ces installations, modernisées, sont empruntées chaque été par des vacanciers qui vont admirer le panorama depuis le barrage d'Emosson.

Les mondanités

Tous les soirs après dîner (quand la pluie ne fait pas rage), on voit se promener d'un bout du village [Finhaut] à l'autre, des dames en

■ En 1896, on trouvait 11 guides patentés à Salvan, de même qu'en 1900. En 1910, on en trouvait encore 9, mais plus que 3 en 1915 (cf. CAS, 1896 et BAYARD, 1986, p. 59 bis). Il semble que l'on n'ait plus guère exercé cette activité dans la région après la Première Guerre mondiale.

toilettes élégantes et des MM [sic] en smoking. C'est un grand contraste avec le coup d'œil qu'offre Finhaut quelques heures avant, alors que chacun rentre d'une excursion, dans un costume souvent grotesque⁹¹.

Après l'effort, le divertissement! Les journaux spécialisés (*Vallée du Rhône, Journal et liste des Etrangers*) mais aussi la *Gazette du Valais* nous apprennent que les premiers vacanciers se plaisent à organiser eux-mêmes leurs distractions. Ainsi y trouve-t-on souvent des comptes rendus de soirées organisées par les pensionnaires de tel ou tel hôtel ou – comme on les appelle plus couramment à Finhaut – par la «colonie anglaise»: bals, conférence d'un pensionnaire sur un voyage en pays lointain, concerts dont tous les interprètes sont des vacanciers, ou autre «soirée artistique», dont les bénéficiaires sont destinés à l'Eglise ou aux pauvres de la localité...

Après la Première Guerre mondiale, il reviendra aux sociétés de développement d'occuper les soirées des hôtes avec des spectacles, concerts ou autres divertissements.

LA CLIENTÈLE

La provenance des estivants

Y a-t-il une nationalité plus spécialement représentée parmi les vacanciers de la vallée du Trient?

Aucune source statistique ne peut nous renseigner à ce sujet; aucun hôtel n'a pu nous fournir de registres où auraient été consignées les nuitées, et qui indiqueraient la nationalité des clients. En outre, ce n'est qu'à partir de 1948 (exécution du décret du Grand Conseil du 12 novembre 1947 concernant l'organisation touristique du canton et la perception des taxes de séjour et de tourisme) que les hôtes sont astreints au paiement d'une taxe de séjour. A partir de cette date, il serait sans doute possible de trouver quelques renseignements sur le nombre et la nationalité des vacanciers.

Station de Salvan (925)		Höhe	Reise-	Führer	Porteur
Ausgangstation und Bezeichnung der Reise		Altitude	Stunden	Guide	Porteur
Lieu de départ et désignation de la course			à	Fr.	Fr.
			heures		
La Creusa	1795	3	6	5	
Salanfe (Confrérie)	1914	3	6	5	
Emaney, pâturage	1859	3	6	5	
Barberine, pâturage	1850	5	8	7	
Col de Barberine	2484	5	8	7	
Fenestral pâturage	1801	3	6	5	
Col de la Gueula	1969	4	6	5	
Col de Balme, retour le même jour ..	2204	7	12	10	
Col de Balme, descente à Argentière ou					
Martigny	2204	10	15	13	
Champéry, par le Col de Susaife ...	2500	9	18	16	
Sixt, par Salanfe, Susaife et le Col de					
Sagerou (2400)	2500	14	25	22	
Sixt, par les Cols de la Gueula (1969)					
et de Tenneverdze	2486	12	25	22	
Sixt, par le Col de la Gueula (1969)					
et le Grenairon	2700	12	25	22	
Sixt, par les Cols de Salenton et Léchaud	2283	12	25	22	
Chamonix, par le Col des Montets ...	1445	7	12	10	
Arpille	2089	5	8	7	
Charravex (Sommet)	1695	4	6	5	
Lac Champex, par la Forclaz (1530) et					
Bovine	1972	8	18	16	
Lac Champex, par le Glacier du Trient					
et le Col des Ecaudies	2802	10	20	18	
Saint-Maurice, par Van et le Col de					
Salanfe	2223	7	10	9	
Col d'Emaney	2467	5	8	7	
Pointe Beaumont (La Riondaz)	—	7	15	13	
Dent du Midi, haute Cime	3260	8	20	18	
Dent du Midi, descente à Champéry ..	3260	12	25	22	
Le Doigt (Pointe Durier)	3212	8	40	35	
Le Doigt (Pointe de Champéry)	3212	—	50	42	
La Dent jaune	3187	8	40	35	
La Cathédrale	3166	8	30	25	
La Forteresse	3164	8	25	22	
Cime de l'Est	3180	8	30	25	
Tour Salière	3222	10	30	25	
Idem, traversée Salvan-Barberine-					
Champéry	3222	—	45	38	
Tour Salière, par la Face nord	3222	—	45	38	
Tour Salière, par l'Arête du Col					
d'Emaney	3222	—	50	42	
Mont Ruan	3047	10	30	25	
Pointe des Rosses	2968	9	20	18	
Pic de Tenneverdze	2990	10	25	22	
Pointe de la Finiva	2840	9	20	18	
Le Cheval blanc	2834	9	20	18	
Tête du Grenairon	2731	9	20	18	
Le Buet	3109	10	20	18	
Le Buet, descente à Sixt par les Fonds	3109	14	30	25	
Le Buet, descente à Chamonix par le					
Brévent	3109	14	30	25	
Le Buet, descente à Servoz par le Col					
d'Anterne	3109	14	30	25	
Aiguilles de Loriaz	2754	8	20	18	
Les Perrons	2677	8	30	25	
Bel Oiseau	2630	6	10	9	
La Barma	2310	5	8	7	
Dent de Fenétral	2582	6	8	7	
Clocher de la Rebarma	2489	—	25	22	
Dent d'Emaney	2572	6	10	9	
Foutanabran	1705	6	10	9	
Croix de Fer (Col de Balme)	2347	7	12	10	
Sex des Granges	2084	4	8	7	
Le Tsarvo	2510	6	10	9	
Petit Perron	2636	6	10	9	
Le Luisin	2789	6	12	10	
Clocher du Luisin	—	9	25	22	
Dent du Salantin	2485	7	12	10	
Gagnerie	2653	6	10	9	
Pointe d'Orny, par le Glacier du Trient	3277	10	25	22	
Aiguilles du Tour	3548	13	30	25	
Dent de Morcles	2980	10	20	18	

⁹¹ Vallée, 9, 1910.

Toutefois, nous pouvons tirer quelques renseignements glanés dans les périodiques *Journal et liste des étrangers du Bas-Valais* (1899-1914) et *En Valais, revue de tourisme et liste des étrangers* (1926-1939). Comme leurs titres l'indiquent, ces journaux dressent la liste nominative des hôtes séjournant dans certains hôtels, en mentionnant leur provenance.

Par ce biais, nous disposons de quelques listes d'hôtes séjournant dans plusieurs établissements de Salvan (7 en 1904, 5 en 1905, 6 en 1906 et 2 en 1907) et dans 3 établissements de Finhaut en 1926, 1931 et 1932. Les pointages sont effectués plusieurs fois dans la saison.

Evidemment, nous sommes consciente que cet échantillon n'est pas forcément représentatif, et les résultats obtenus sont donnés à titre tout à fait indicatif; ils sont toutefois étayés par les témoignages oraux et les coupures de presse.

De l'observation de ces listes, il ressort que Salvan accueille principalement, entre 1904 et 1906, des hôtes suisses (env. 36%) et français (env. 27%) puis allemands (env. 14 %) et anglais (env. 10%). Quant à Finhaut, en 1926, les vacanciers sont principalement anglais (env. 55%). Viennent ensuite les hôtes suisses (env. 20%) puis allemands (env. 8%) et hollandais (env. 5%).

D'autres témoignages viennent confirmer ces résultats précaires; ainsi Joanne, dans l'édition 1898 de son guide⁹², remarque que si la clientèle de l'Hôtel Bel-Oiseau à Finhaut est principalement anglaise et suisse, «Finhaut a pris, depuis 1895, une grande extension et commence à être très fréquenté aussi par les Français». D'autre part, L. Coquoz relève (avec humour ou humeur) que

*Les Fins-Hauts se voient depuis quelque quinze ans envahis, débordés par les Anglais qui y font chaque année un séjour prolongé. C'est aujourd'hui un de leurs boulevards alpestres. Pour eux, voir Fin-Hauts et mourir!*⁹³ Enfin, les journaux destinés aux touristes font largement écho de la nationalité des clients

qui séjournent dans les différentes stations. A Finhaut, on reçoit une «belle et nombreuse clientèle cosmopolite»⁹⁴, «surtout anglaise, mais aussi française, allemande et suisse»⁹⁵.

Ou encore, Finhaut est décrit comme une *superbe station alpestre de premier ordre, avec des hôtels dignes d'une capitale, trop beaux peut-être pour la montagne, mais Finhaut a une clientèle anglaise qui demande son luxe habituel*⁹⁶.



L'Hôtel Bel-Oiseau, Finhaut
(GATTLEN II, 4667, reproduction J.-M. Biner)

Quant aux autres stations de la vallée, Salvan a la réputation d'être familiale, accueillant une clientèle cosmopolite d'habitues (Français, Belges, Anglais, Allemands, Russes) dont les Suisses (particulièrement les Vaudois et les Genevois) sont loin d'être minoritaires.

Trient se targue de jouer un rôle plus modeste et d'accueillir les personnes qui recherchent le calme et la tranquillité plutôt que les «tapageuses

92 JOANNE 1898, p. 22*.

93 COQUOZ 1899, p. 264.

94 Vallée, 1, 1903.

95 Gazette, 56, 1889.

96 Vallée, 8, 1908.

et lassantes distractions mondaines»⁹⁷. Il ne faut toutefois pas sous-estimer l'importance de ce lieu de séjour, dont les hôtels doivent parfois, au début du XX^e siècle, refuser du monde.

En comparaison aux moyennes suisses (se reporter à notre mémoire, annexe III, ou voir A. Schüle, *Tourisme et hôtellerie*, Lausanne, 1978), nous pouvons dire que les quatre principales nationalités des vacanciers en Suisse (Suisse, Allemands, Anglais et Français) se retrouvent dans la vallée du Trient, mais pas tout à fait dans les mêmes proportions.

En outre, la période qui suit la Première Guerre mondiale voit, en général, la part des étrangers grandement diminuer parmi les vacanciers en Suisse; mais Finhaut ne semble guère connaître ce phénomène avant la crise des années 1930⁹⁸. Les Anglais, qui connaissent de graves difficultés économiques, cèdent alors leur place aux Allemands et aux Belges.

Les relations avec l'indigène

Quelques informations glanées dans les guides, les relations de voyage, la presse et également parmi la correspondance de la commune de Finhaut, nous permettront d'esquisser une ébauche au sujet de la nature des relations entre l'estivant et l'indigène.

Constamment, du XVIII^e au XX^e siècle, les voyageurs se sont accordés à voir dans la population locale une communauté honnête, assidue au travail et accueillante. Durant l'époque touristique, ce discours n'a guère varié: selon Javelle, les gens de Salvan ont «un air avenant et ouvert, naïf et bon enfant, qui gagne de prime abord la sympathie»⁹⁹. Et Mario¹⁰⁰ commence ainsi sa description de la région: «Pays de forêts, d'ardoises et d'honnêtes gens, Salvan, je veux dire la vallée...» et continue: «Grands et petits sont sérieux, polis, avenants, sans bassesse, serviables par tradition...»

C'est aussi de cette manière que E. Gross décrit les habitants de Salvan: laborieux, francs, ouverts, aimant causer, probes et

heureux de rendre service malgré le sentiment d'infériorité qu'ils éprouvent face à l'étranger...

Ce dernier aspect est fort intéressant pour nous; et notons que Javelle le relève aussi, mentionnant la difficulté à pénétrer dans la demeure du Salvanin, honteux de son ignorance et de sa grossièreté.

Pourtant, la rusticité et la simplicité montagnardes qui sont à l'origine du sentiment de honte qu'éprouvent les naturels, sont en même temps un des coefficients du succès touristique de la région: l'élite aisée aime à venir opérer un retour à l'authentique, dans une thébaïde gardienne des bonnes vieilles mœurs du passé, sécurisante face aux changements entraînés par la modernité...

Les premiers touristes-écrivains (Javelle et Mario en particulier) sont d'ailleurs à l'origine d'un discours orienté vers le regret du passé¹⁰¹ que va reprendre, un peu paradoxalement, la population qui hésite parfois à franchir le pas du modernisme¹⁰² craignant de rompre ainsi avec les mœurs patriarcales et les vieilles coutumes.

E. Gross, après avoir dressé un portrait élogieux du Salvanin, précise qu'il existe des exceptions, surtout avec la montée de «ce que le mensonge appelle le progrès», et il conclut que «sous les rapports les plus sérieux et les plus importants, Salvan n'a rien à gagner et beaucoup à perdre de son contact avec les étrangers»¹⁰³. La presse, quant à elle, révèle plutôt l'ambivalence que renferme le tourisme; souvent, elle met en évidence les dangers que pourrait causer le tourisme, mais conclut en déclarant que la région réussit à échapper au péril de la modernité. L'extrait suivant est des plus typiques:

*Et cependant, une angoisse, une inquiétude vous étreint. La flottille des étrangers n'amènera-t-elle pas des races nouvelles qui enlèveront au pays sa simplicité et son charme? [...] Non, elle n'amènera toujours qu'un peu d'aisance, Salvan restera toujours Salvan. Dieu veuille!*¹⁰⁴

⁹⁷ *Idem*, 2, 1909.

⁹⁸ Cela pour autant que l'on accepte le fait que les hôtes de l'Hôtel Eden, le seul dont les listes d'étrangers sont parues en 1931 et 1932, soient de la même nationalité que les hôtes de Finhaut en général. Mais cette hypothèse est renforcée par des témoignages oraux qui nous autorisent cette affirmation.

⁹⁹ JAVELLE 1886, p. 267.

¹⁰⁰ MARIO***, «Une halte à Salvan», dans *Gazette*, 33 et 34, 1889.

¹⁰¹ «La marée de ce que l'on appelle le progrès et de ce qui l'est peut-être, après avoir presque tout transformé dans les villes et les campagnes, aborde maintenant la montagne [...]. Voici qu'elle aborde ce Salvan naguère si rustique; il change, il a déjà changé même...» Javelle explique ensuite que l'arrivée des étrangers va changer le mode de vie des habitants: «Alors sans doute, peu d'hommes porteront le paillet; ils seront les uns guides, les autres restaurateurs, d'autres marchands de minéraux, de fleurs des Alpes et de bois sculptés; mais ce ne sera plus seulement le dimanche et pour le plaisir qu'ils iront au cabaret.» (JAVELLE 1886, pp. 276-283).

¹⁰² Modernisme commandé par le tourisme même, qui exige des installations modernes, un certain luxe, etc...

¹⁰³ Gross 1880, p. 26.

¹⁰⁴ *Gazette*, 56, 1902.

D'autres fois, elle donne lieu à une polémique sur le sujet; ceux qui craignent, par exemple, que le chemin de fer n'entraîne de nouvelles habitudes de vie se voient rétorquer que la vie a déjà changé, mais que cela ne concerne que l'éducation, l'habillement et la nourriture; les mœurs étant, elles, toujours aussi simples et pieuses¹⁰⁵.

Concluons avec les paroles d'une paysanne de Salvan, qui sont rapportées par L. Coquoz¹⁰⁶: *Nous avons eu quelques craintes à l'arrivée des étrangers, puis nous nous y sommes habitués et maintenant nous les appelons.*

Voilà pour les indigènes. Quant aux villégiateurs, nous avons vu que le séjour à la montagne est pour eux une recherche du temps perdu; la bourgeoisie aisée est nostalgique devant le tableau de femmes babillant au lavoir ou d'enfants menant de bon matin un troupeau de chèvres aux joyeuses sonnaillies...

Quelques lettres de vacanciers, adressées à la commune ou à la Société de développement de Finhaut, démontrent les bonnes relations entretenues entre étrangers et indigènes. Ainsi le 3 septembre 1914, le chapelain de l'Eglise anglicane à Finhaut écrit au nom de ses compatriotes, pour remercier les autorités et la population de Finhaut «de [leur] bonté et de [leur] hospitalité dans les circonstances si difficiles et si anxieuses [...] de ces dernières semaines»¹⁰⁷, et pour leur annoncer que tous les vacanciers anglais sont bien arrivés.

Parfois, les vacanciers écrivent pour suggérer quelques améliorations à apporter à «leur» village: ainsi propose-t-on au président de la Société de développement de «rompre la monotonie des promenades» et de créer des chemins plus variés, car

*les étrangers goûtent beaucoup les chemins qui forment circuit, de manière que le retour ne se fasse pas toujours sur le même trajet*¹⁰⁸.

En 1909, un vacancier anglais, le Révérend Deacon, regrette de ne plus revenir à Finhaut jusqu'à ce que le système de drainage soit amélioré (les odeurs sont insoutenables, particulièrement lors de temps pluvieux):

*If the drainage could all be carried down to the river, Finhaut would be the healthiest and most desirable village in Valais to stay in but at present English visitors are been frightened away and not unnaturally warn away those who might come to visit Finhaut and so bring money into the village*¹⁰⁹.

Ces suggestions peuvent paraître à la limite du chantage, mais le fait d'écrire pour faire part de critiques n'est-il pas révélateur de l'intérêt que portent les vacanciers à leur lieu de villégiature? Un mécontentement réel ne pousserait-il pas à quitter la station? Les propositions d'amélioration ne sont-elles pas plutôt un signe d'attachement?

Enfin, disons encore que les vacanciers n'hésitent pas à faire preuve de générosité face aux pauvres de la vallée¹¹⁰: les recettes des «parties» vont aux bonnes œuvres locales; ou parfois des collectes sont organisées pour des événements ponctuels, par exemple en faveur de la veuve et de l'orphelin du guide Lucien Gay-Balmaz, décédé le 18 juillet 1906, lors de l'accident survenu aux gorges mystérieuses de Tête-Noire.

Terminons ce tour d'horizon des rapports entre indigènes et vacanciers par l'évocation de témoignages oraux qui rapportent que, durant l'Entre-deux-guerres, certains habitants laissaient en été leurs maisons aux «villégiants», pour aller vivre aux «mayens». Avec le temps, les fidèles vacanciers n'étaient plus des locataires, mais de véritables amis.

■
¹⁰⁵ *Idem*, 8 et 9, 1904.

¹⁰⁶ Coquoz, «La paysanne et l'abbé», dans *Vallée*, 4, 1911.

¹⁰⁷ AEV, Finhaut SP 51 correspondances diverses, document 17-113.

¹⁰⁸ *Idem*, document 12-45 et 45 bis.

¹⁰⁹ *Idem*, document 12-49 bis. («Si les égouts pouvaient s'écouler entièrement vers la rivière, Finhaut serait la plus saine et agréable des stations du Valais, mais pour l'instant, les visiteurs anglais sont effrayés et évidemment découragent ceux qui voudraient venir à Finhaut et apporter ainsi de l'argent au village.» Traduction de l'auteur).

¹¹⁰ Ce rapport «riches/pauvres» contribue sans doute à entretenir le sentiment d'infériorité qu'éprouvent les indigènes face à leurs hôtes.

Nous avons vu que la période précédant directement la Première Guerre mondiale a été celle du succès touristique de la vallée. La crise de 1914-1918 va donc y porter un coup d'autant plus durement ressenti que la vallée du Trient vivait une période faste.

Mais la situation de la vallée est largement généralisée à tout le pays¹¹¹. En effet, le nombre d'hôtels double presque en Suisse entre 1894 et 1912. Cette année-là, l'industrie hôtelière est seconde au classement pour le nombre de personnes employées (elle vient juste après l'industrie mécanique).

L'hôtellerie suisse est caractérisée par le fait que la plupart des hôtels ne sont exploités que quelques mois par année (trois à quatre mois dans la vallée du Trient, excepté quelques hôtels qui restent ouverts à l'année), ce qui rend les charges – déjà très lourdes – de l'hôtellerie encore plus pesantes (entretien, frais de patente, d'assurances, d'orchestre, impôts, intérêts de la dette, publicité...) En outre, l'hôtellerie est le jouet de facteurs imprévisibles, tels que la météo ou la température.

Enfin, le pays est, au début du siècle, saisi d'une fièvre de construction: l'on bâtit de trop nombreux hôtels, exagérément luxueux. Et puis, ces établissements sont gérés par des personnes qui s'improvisent hôteliers: de nombreux hôtels manquent d'une véritable gestion des affaires.

Dans sa thèse, E. Barberini conclut que la Première Guerre mondiale n'a fait qu'accélérer le déroulement d'une crise qui s'avérait inévitable dans l'hôtellerie suisse¹¹².

Avec la guerre, les hôtels se vident de leurs hôtes étrangers. Et malgré la hausse des prix, les tarifs hôteliers ont plutôt tendance à baisser, en fonction de la loi de l'offre et de la demande.

Des mesures législatives et financières sont prises pour remédier à la crise (interdiction de construire de nouveaux hôtels, facilité pour les paiements de dettes...). Mais la plus importante est sans conteste l'internement de prisonniers malades ou blessés des Etats belligérants.

Due à l'initiative du Conseil fédéral et du Saint-Siège, cette mesure consiste à héberger les prisonniers dans les hôtels les plus touchés par la crise. Les hôteliers sont d'abord séduits¹¹³ par cette initiative, mais finissent par être déçus: leurs établissements ne sont pas remplis par les internés et ils n'ont la permission de recevoir aucun touriste. En outre, les tarifs versés (4 fr. par jour par homme et 6 fr. par officier) s'avèrent insuffisants¹¹⁴.

Notons quelques variétés de la vallée du Trient par rapport au schéma suisse: tout d'abord, remarquons que la grande période de construction dans la vallée a lieu à la fin du XIX^e siècle et précède légèrement la vague suisse (les hôtels sont, selon V. Darbellay¹¹⁵, plutôt agrandis au début du XX^e siècle).

Ensuite, n'oublions pas que les stations de la vallée du Trient sont très en vogue, ce qui les protège quelque peu des facteurs météorologiques (le journal *Vallée du Rhône* annonce de mauvaises saisons – 1900, 1912, 1913 – en soulignant malgré cela, le succès des stations de la vallée du Trient).

¹¹¹ Cf. BARBERINI 1929.

¹¹² Mais si la guerre a aggravé la situation, elle a aussi amené d'heureuses répercussions puisque, devant la gravité de la crise, on a procédé à des mesures d'assainissement radicales, grâce auxquelles l'industrie hôtelière suisse a pu revenir vers des temps meilleurs.

¹¹³ La population l'est aussi, l'accueil est fraternel et on note dans la vallée plusieurs cas de mariage entre un interné et une autochtone.

¹¹⁴ En 1906, les prix de pension varient de 5 à 10 fr. dans la vallée du Trient, selon que l'on choisit une modeste pension à Trient ou un luxueux palace à Finhaut.

¹¹⁵ DARBELLAY 1960.

Enfin, la situation financière des hôtels reste un point complètement obscur. Aucun établissement de la vallée (pour autant qu'il existe encore) n'a pu nous fournir la moindre archive... Il en est de même pour l'internement. La presse nous apprend que des convois de prisonniers français sont accueillis à Finhaut (216 en 1916) à Salvan et à Trient, mais ce sont là tous les renseignements que nous avons à ce sujet.

Quelques lettres retrouvées parmi la correspondance de la commune de Finhaut, ou glissées dans les registres de l'impôt industriel, nous apprennent toutefois que certains propriétaires renoncent à ouvrir leur établissement en 1915, en attendant des temps meilleurs; d'autres demandent des réductions d'impôts et un autre encore quitte définitivement son commerce (il s'agit de V. Gay, tenancier du pavillon de l'Echelle à Giétroz, buvette placée au bord du chemin menant à Chamonix: le chemin de fer lui a sans doute fait autant de tort que la guerre...).

Après la Première Guerre mondiale, le développement de l'hôtellerie suisse «reflète dans une large mesure les événements politiques et économiques de cette période mouvementée»¹¹⁶.

Ainsi, à la dépression de la guerre (qui se fait sentir jusqu'en 1924), succède un nouvel essor suspendu par la crise en 1931. La dévaluation du franc suisse attire à nouveau les touristes étrangers vers 1937. Finalement, après les difficultés de la Deuxième Guerre mondiale, le tourisme connaît un essor prodigieux grâce à la généralisation des vacances payées, de l'automobile et du tourisme hivernal.

Pour la vallée, la tradition fait succéder au choc de la guerre l'amorce du déclin. Ce n'est pas tout à fait exact: l'examen du nombre d'établissements ouverts (voir page 134) nous montre que c'est plutôt à partir des années 1930 que les problèmes arrivent (deux établissements identifiés en moins à Finhaut¹¹⁷) et surtout dès 1940 (deux établissements identifiés en moins à Salvan et Trient – dans cette

dernière commune, remarquons que le nombre total de commerces, identifiés ou non, diminue depuis le début du siècle).

En attendant, le journal touristique *En Valais* (1926-1939) parle de Finhaut comme le faisait *Vallée du Rhône* avant la guerre; la station est toujours dans le peloton de tête du classement des stations valaisannes selon leur importance et l'on vante aussi sa «réputation solidement établie dans le monde des touristes», de même que comme avant, la qualité de ses hôtels. En revanche, Salvan est un peu laissé de côté et Trient est même oublié...

Peu avant la Deuxième Guerre mondiale cependant, Finhaut ne semble plus aussi élitiste; c'est «la station qui plaît à chacun», et Salvan est décrit comme une station tranquille: l'époque des mondanités est révolue!

Et puis les hôtels ferment petit à petit: le Grand Hôtel Mon-Repos et le Grand Hôtel de Salvan accueillent des colonies de vacances, le Grand Hôtel des Granges est transformé en préventorium en 1927 déjà. Entre 1946 et 1949, quatre hôtels de Finhaut subissent le même sort. À Trient, l'Hôtel de la Fougère ferme en 1948 alors que l'Hôtel des Alpes est vendu à une colonie en 1945.

L'examen du nombre de nuitées¹¹⁸ peu avant la guerre annonce la couleur de l'avenir:

	Finhaut	Salvan
1938	15 805	18 030
1939	10 207	13 278
1940	3 893	15 088

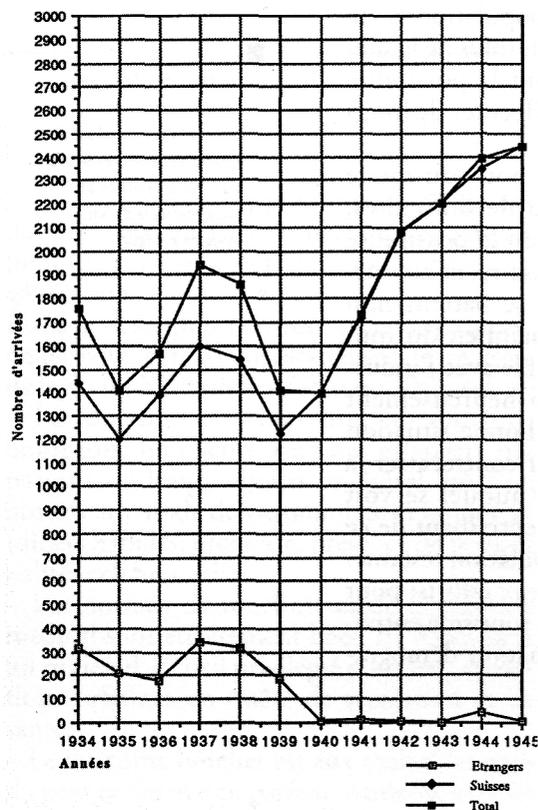
Finhaut (mais l'on peut aussi inclure Trient sans craindre de se tromper) a terminé sa belle carrière de «station» alors que Salvan s'en tire mieux; sans doute le fait que ce lieu de villégiature accueille plus d'hôtes suisses joue-t-il un rôle important; en effet, si d'une manière générale, ce sont les internés qui ont sauvé l'hôtellerie pendant la Première Guerre mondiale, ce sont les clients suisses qui permettent à celle de la Deuxième Guerre mondiale de s'en sortir. Le graphique suivant est d'ailleurs éloquent dans le cas de Salvan:

■
¹¹⁶ KRIPPENDORF 1965, p. 337.

¹¹⁷ Sans aucun doute, Finhaut ressent le malaise économique de l'Angleterre dès 1932.

¹¹⁸ Cf. DARBELLAY 1960. L'OFS n'a pu nous fournir que les statistiques concernant Salvan, celles se rapportant à Finhaut et Trient ne commençant qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, les nuitées ont dû être inventoriées avant cette période puisque V. Darbellay a pu y avoir accès.

Salvan



Nombre d'arrivées de touristes dans les hôtels de Salvan
(Office fédéral de la statistique)

Après la guerre, Salvan saisira le créneau des sports d'hiver, ce qui lui permet d'être aujourd'hui encore une station de ski appréciée des familles (station des Marécottes). En été, un zoo alpin et une piscine creusée dans le rocher attirent également les touristes. De nombreux chalets ont été bâtis dans les années 1970, occupés par des Hollandais et des Genevois. Finhaut et Trient ont aussi essayé de développer les sports d'hiver: vers 1935, Finhaut dispose de pistes de ski et de luge ainsi que d'une patinoire. En 1937, c'est là qu'ont lieu les

championnats valaisans de ski. Mais lorsque ce sport exigera toutes sortes d'installations adéquates (téléskis, élargissement du domaine skiable), Finhaut sera condamné: pour des raisons topographiques, il est difficile de trouver un terrain convenant à ce sport. Finhaut ne dispose aujourd'hui que d'un petit télési. La situation s'avère tout aussi difficile pour Trient.

Toutefois, Finhaut et Trient se battent encore aujourd'hui pour disposer d'installations sportives hivernales: un projet grandiose mûrit depuis quelques années pour aménager un domaine skiable franco-suisse à la Tête de Balme.

En attendant, les deux communes sont animées en été par le passage de touristes, venus admirer le splendide panorama visible du barrage d'Emosson (après la construction de celui-ci, on a procédé à la réouverture du funiculaire de Barberine et du petit train d'altitude ainsi qu'à l'installation d'un monorail; le circuit conduit le touriste de Châtelard au barrage), ou accueillent des vacanciers de chalets (les nuitées hôtelières ont chuté depuis la guerre, mais les nuitées para-hôtelières – chalets, campings, colonies de vacances – ne cessent d'augmenter dans toute la vallée). En 1990, dix établissements étaient ouverts dans la commune de Finhaut (y compris deux restaurants d'été); on en trouvait dix-neuf à Salvan (y compris un restaurant d'été) et quatre à Trient (en tenant compte de la buvette du glacier, ouverte seulement pendant la bonne saison).

En cinquante ans, le visage touristique de la vallée a radicalement changé: la clientèle aisée qui s'installait à l'hôtel pour un à deux mois a fait place à des touristes de passage ou à une clientèle para-hôtelière. Économiquement, les deux types de vacanciers ne peuvent se comparer...

Le déclin des stations de la vallée du Trient s'explique donc surtout par les changements intervenus au niveau des paramètres touristiques. C'est pourquoi, outre les sports d'hiver,

il est nécessaire de dire un mot sur l'influence de l'automobile: avec ce nouveau moyen de transport, la proximité de la plaine et le chemin de fer ne sont plus des atouts d'importance. En revanche, l'existence d'un réseau routier bien entretenu vient au premier plan. Salvan sera sur ce point desservi (la liaison routière avec la plaine sera terminée en 1936), mais Trient devra attendre 1957 pour être doté d'une route digne d'un axe international. Quant au village de Finhaut, c'est grâce à la construction du barrage d'Emosson qu'il bénéficiera d'une route le reliant à celle de La Forclaz: il fallait bien amener les matériaux par camions!

Cependant Finhaut attend depuis longtemps un autre tronçon, celui reliant le village au hameau du Trétien, *i.e.* la rénovation de l'ancienne route de Chamonix. Ces quatre kilomètres, que la commune sollicite depuis l'entrée en vigueur de la loi du 18 mai 1927¹¹⁹ sur les routes, raccourciraient de moitié la distance séparant Finhaut de Martigny (treize kilomètres au lieu de vingt-six kilomètres).

La commune voit dans cet aménagement la solution au problème de dépopulation et de vieillissement de sa population (plus de jeunes resteraient au village en ayant la possibilité de travailler en plaine sans effectuer de longs trajets).

Si Salvan a pris le virage du nouveau mode de vie touristique sans trop de difficultés, Finhaut et Trient n'ont pas eu la possibilité d'effectuer le recyclage nécessaire, et aujourd'hui, ces deux communes se battent non seulement pour assurer le maintien du tourisme, seule industrie praticable avec l'industrie hydroélectrique (ce qui heureusement assure les communes d'une bonne situation financière), mais encore pour contrecarrer la tendance à l'exil en plaine auquel se voit acculée la jeune génération, entraînant de ce fait le vieillissement de la population restante. Il va sans dire qu'on lie les deux efforts; pour les autorités, la renaissance du tourisme entraînera l'amélioration de la situation démographique...

■
¹¹⁹Loi du 18 mai 1927 concernant la construction de routes et chemins reliant des villages de la montagne à la plaine et la réfection de la route cantonale de Saint-Gingolph à Brigue.

Le développement du tourisme dans la vallée du Trient s'inscrit dans la droite ligne de l'histoire des stations de première génération.

Dans la description donnée par notre travail, on retrouve les traits qui caractérisent le tourisme de la fin du XIX^e siècle - début du XX^e siècle¹²⁰:

– Le tourisme est avant tout un tourisme bourgeois; les clients sont des étrangers qui passent de longs séjours en hôtel, où l'on observe un mode de vie mondain et bourgeois (dîners habillés, orchestre, présence de personnalités célèbres...¹²¹)

– Les notions de tourisme et de climatisme médical sont étroitement liées: les Alpes sont un milieu d'accueil privilégié pour les populations urbaines en quête de récréation et de santé.

– Le tourisme hôtelier est aux mains des gens du pays et s'exerce en parfaite symbiose avec les activités agricoles¹²².

– L'accueil des étrangers offre un travail saisonnier à la population (muletiers, voituriers, guides, personnel de service...).

L'âge d'or du tourisme dans la vallée est profondément lié à ces notions; à ce titre, l'exemple du développement touristique de la région est un véritable parangon illustrant les caractéristiques générales exposées dans les quelques ouvrages consacrés au tourisme¹²³.

Economiquement, le tourisme ne semble viable que parce qu'il est essentiellement *hôtelier*. Quand viendra le temps du tourisme de masse (dû à la hausse du niveau de vie, à l'introduction de congés payés, à l'automobile et au développement de la para-hôtellerie), les hôtels se videront. La clientèle riche, elle, quittera la montagne pour des destinations plus exotiques... D'autre part, l'aspect sanitaire du séjour à la montagne est rendu caduc par les progrès de la médecine.

Quelles ressources reste-t-il alors aux stations si ce n'est de développer des activités hivernales? Dans la vallée, seul Salvan sera apte à franchir le pas, Finhaut et Trient n'y parviendront pas. Ainsi, la vallée du Trient, par sa situation, ses voies de communication, son climat, le choix des activités qu'elle offre et son infrastructure hôtelière, a plu à la bourgeoisie d'il y a un siècle. Le déclin touristique de la vallée est indiscutablement lié à la disparition de cette clientèle privilégiée, causée par des difficultés économiques (la crise des années 1930) et politiques (la Deuxième Guerre mondiale) puis, ensuite, par l'attrait de nouvelles destinations.

L'impact du tourisme ne semble guère avoir marqué la vallée démographiquement, si ce n'est qu'on y accueille plus d'habitants non indigènes, et que le secteur tertiaire se développe. A Finhaut toutefois, la population a augmenté à partir des années 1890. A la même période, le village a également nettement perdu son caractère agricole.

En fait, dans toute la vallée, c'est le paysage qui a surtout été marqué par l'époque du tourisme: dans chaque village, le visiteur d'aujourd'hui peut remarquer les grandes bâtisses des hôtels d'autrefois, parfois un peu délabrées, parfois bien entretenues, car transformées en appartements, en bureaux de l'administration communale, en centres pour colonies de vacances, ou même en institution sociale.

Quant à un éventuel effet du tourisme sur les mentalités, il est très difficile à mesurer; la naissance du tourisme a pu faire craindre à quelques-uns que la population ne perde ses mœurs simples (train de vie modeste, piété religieuse, honnêteté...), mais en 1987 encore, on relève que «le Fignolin a l'esprit essentiellement conservateur» et que «le cœur sait recevoir jusque dans le plus modeste foyer»¹²⁴.

¹²⁰ Cf. GUICHONNET 1980.

¹²¹ A ce sujet, on nous a garanti la présence de I. Stravinski à la Pension Bel-Air de Salvan alors qu'il composait son *Oiseau de feu*, celle de Marconi également à Salvan, de même que celle du jeune Edouard Jeanneret (le futur Le Corbusier) à Finhaut. Ces personnes étaient-elles déjà aussi connues au début du siècle qu'aujourd'hui?

¹²² Dans la vallée, cet aspect est admirablement résumé par un proverbe de l'époque: «A Salvan, quand le faucheur fait retentir sa faux, les villégiants prennent la vallée d'assaut.»

¹²³ Cf. Bibliographie du mémoire, «Tourisme et hôtellerie».

¹²⁴ MICHELLOD 1987, pp. 57 et 61.

Sans doute, le tourisme a-t-il permis une hausse générale du niveau de vie, et par là entraîné de nouvelles habitudes; mais cela reste encore à prouver, car où en Suisse, vivait-on de la même façon en 1890 et 1945?

En fait, nous avons été surtout frappée par le fait qu'aujourd'hui encore la population regrette «l'âge d'or». Cette nostalgie semble d'ailleurs se transmettre de génération en génération tant elle est vivace, et les personnes qui n'ont pas connu la grande période du tourisme en viennent aussi à y penser ou à en parler. Le souvenir est donc très vif.

Or, on ne pleure pas l'âge d'or pour les rentrées financières qu'il a permises, mais on a la nostalgie de l'animation qu'il apportait: le monde, les belles toilettes des dames... Tout cela était

un plaisir pour les habitants de l'époque. A Finhaut en particulier, on pourrait presque dire qu'avec les touristes, c'est un peu de raison (et de joie?) de vivre qui a disparu: si on embellissait le village, si on fleurissait les hôtels, c'était pour *eux*, pour les hôtes, pour les Anglais, qu'on le faisait.

Les touristes ont amené un vent de nouveauté; leur train de vie, fort différent de celui des montagnards a apporté un brin de fraîcheur à la vallée. Et puis, ce sont eux qui ont contribué à la sortir de l'anonymat. Serait-ce pour cette raison qu'on a tant cherché à les satisfaire?

En fin de compte, l'âge d'or du tourisme ne serait-il pas l'époque durant laquelle la vallée a trouvé sa pleine identité...?

Bibliographie

┌ *Livre du Village. Almanach du Valais*, 1856.

Almanach 1856

R. ARNOLD, *Die Anfänge des Tourismus im Wallis anhand ausgewählter Reiseliteratur des 18. Jahrhunderts*, mémoire de licence, Fribourg, 1984.

ARNOLD 1984

K. BAEDEKER, *La Suisse*, Koblenz, 1862, 4^e édition.

BAEDEKER 1862

J. BALL, *The Alpine Guide*, London, 1863.

BALL 1863

E. BARBERINI, *L'industrie hôtelière et le tourisme en Suisse de 1914 à 1925*, thèse présentée à la Faculté de droit de Fribourg, Saint-Maurice, 1929.

BARBERINI 1929

O. BAYARD, *Club alpin et développement touristique: l'exemple valaisan (1865-1915)*, mémoire de licence, Genève, 1986.

BAYARD 1986

J.-F. BERGIER, *Histoire économique de la Suisse*, Lausanne, 1984.

BERGIER 1984

P. P. BERNARD, <i>Rush to the Alps. The Evolution of Vacationing in Switzerland</i> , New York, 1978.	BERNARD 1978
B. BIOLEY, <i>Le pont mystérieux du Gouffre de la Tête-Noire</i> , Martigny, 1889.	BIOLEY 1889
R. BLANCHARD, «Une grande région touristique», «Comment les Alpes se sont peuplées» et «L'émigration alpestre», dans <i>Les Alpes et leur destin</i> , Paris, 1958.	BLANCHARD 1958
[A.C.] B[ORDIER] <i>Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie fait en 1772 par Mr. B.</i> , Genève, 1773.	BORDIER 1773
M.-T. BOURRIT, <i>Description des Alpes Pennines et Rhétiques</i> , Genève, 1781.	BOURRIT 1781
M.-T. BOURRIT, <i>Itinéraire de Genève, des glaciers de Chamouni, du Valais et du canton de Vaud</i> , Genève, 1808.	BOURRIT 1808
PH. BRIDEL, <i>Essai statistique sur le canton du Valais</i> , 1820, réédition Genève, 1978.	BRIDEL 1820
J. BUVELOT, <i>Trient-Col de La Forclaz</i> , Rolle, 1953.	BUVELOT 1953
CAS, (comité central des), <i>Liste des guides de montagne patentés en Suisse pour l'année 1896</i> , Neuchâtel, 1896.	CAS 1896
H. CHAMPLY, <i>Suisse et Savoie. Souvenir de voyage</i> , Paris, 1859.	CHAMPLY 1859
L. COQUOZ, <i>Histoire et description de Salvan-Fins-Hauts avec une petite notice sur Trient</i> , Lausanne, 1899.	COQUOZ 1899
L. COQUOZ, <i>Guide de Trient</i> , Saint-Maurice, 1901.	COQUOZ 1901
W. COXE, <i>Voyage en Suisse</i> , Paris, 1790.	COXE 1790
V. DARBELLAY, Etude dactylographiée sur la vallée du Trient, sans titre, 1960.	DARBELLAY 1960
C. DUBOIS, «Le Trient» dans <i>Revue suisse</i> , t. XIX, 1856, pp. 113-124, 175-194, 252-264.	DUBOIS 1856
J.-G. EBEL, <i>Manuel du voyageur en Suisse</i> , Zurich, 1810, 2 ^e édition.	EBEL 1810
J. EMONET, <i>L'industrie hôtelière dans le canton du Valais</i> , Berne, 1907.	EMONET 1907
<i>Gazette du Valais</i>	<i>Gazette</i>
A. GATTLEN, <i>L'estampe topographique du Valais</i> , Martigny, 1987-1992, t. II.	GATTLEN II
L. GENOUD, «Historique de la route», dans <i>La route de La Forclaz</i> , publication en souvenir de l'inauguration de la nouvelle route, été 1957. Tiré à part de <i>La route et la circulation routière</i> , 8, 1957.	GENOUD 1957

P.-J. GÉRARD, <i>Itinéraire d'un voyage fait en Suisse en 1803</i> , Bruxelles, 1804.	GÉRARD 1804
E. GROSS, <i>Salvan. Notes, impressions et souvenirs</i> , Fribourg, 1880.	GROSS 1880
P. GUICHONNET e.a., «La fin de l'autarcie et la conquête des Alpes par le rail» dans <i>Histoire et Civilisations des Alpes</i> , t. II, Lausanne, 1980.	GUICHONNET 1980
E. JAVELLE, «Salvan» dans <i>Souvenirs d'un alpiniste</i> , Lausanne, 1886.	JAVELLE 1886
A. JOANNE, <i>Itinéraire descriptif et historique de la Suisse</i> , Paris, 1872, 4 ^e édition.	JOANNE 1872
P. JOANNE, <i>Suisse</i> , Paris, 1898.	JOANNE 1898
J. KRIPPENDORF, «Hôtellerie et restauration» dans <i>Lexique de l'économie suisse</i> , Berne, 1965.	KRIPPENDORF 1965
M. LUTZ, «Finio», dans <i>Dictionnaire géographique-statistique de la Suisse</i> , Lausanne, 1836.	LUTZ 1836
[T. MARTYN], <i>Guide du voyageur en Suisse</i> , Genève, 1788.	MARTYN 1788
M. MICHELLOD, <i>Destins en Val du Trient</i> , Sion, 1987.	MICHELLOD 1987
J. MIÈGE, «La vie touristique en Savoie» dans <i>Revue de géographie alpine</i> , 21, 1933, pp. 794-817 et 22, 1934, pp. 5-211.	MIÈGE 1933
J. MONOD, <i>Guide illustré du Valais</i> , Genève, 1924.	MONOD 1924
E. RAMBERT, «Les cerisiers du vallon de Gueuroz» dans <i>Les Alpes suisses</i> , Bâle, 1869, 2 ^e édition.	RAMBERT 1869
H. REY, <i>Les voyageurs en Valais, le pays et ses habitants à travers leurs témoignages</i> , mémoire de licence, Fribourg, 1984.	REY 1984
RICHARD, <i>Guide du voyageur en Suisse</i> , Paris, 1824.	RICHARD 1824
D.-R. ROCHETTE, <i>Lettres sur la Suisse, écrites en 1820, suivies d'un voyage à Chamouny et au Simplon</i> , Paris, 1822.	ROCHETTE 1822
H.-B. DE SAUSSURE, <i>Voyage dans les Alpes</i> , Vol. II, Genève, 1786, réédition Genève, 1978.	SAUSSURE 1786
C. SIGAUX, <i>Histoire du tourisme</i> , Vevey, 1965.	SIGAUX 1965
*** <i>Du Valais à Chamonix. La ligne de chemin de fer du Martigny-Châtelard, 1906-1956</i> , plaquette en commémoration des 50 ans de la compagnie, Lausanne, 1958.	<i>Valais-Chamonix</i>
<i>La Valais du Rhône, Journal illustré des stations du Valais</i> , 1903-1914.	<i>Vallée</i>
F.O. WOLF et A. CERESOLE, <i>Valais et Chamonix</i> , Zurich, [1889].	WOLF-CÉRÉSOLE